51e ANNÉE (6e SÉRIE) — N° 19 — 10 MAI 1934

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES { Edition complète..... 18 fr. / Edition partielle..... 12 fr.

ETRANGER { Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 7 décembre 1933.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication* ; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence* ; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Questions de science ecclésiastique. — Faut-il confesser les enfants dès qu'ils ont l'usage de la raison ? Que faire avec eux s'ils n'apportent qu'une matière insuffisante à l'absolution ? 305. — L'ange gardien est-il accordé seulement à l'âme juste, ou à toute âme venant en ce monde ? A partir de quel moment ? 307. — Une ancienne concession perpétuelle de la Portioncule subsiste-t-elle encore, et dans quelles conditions ? Dans une église paroissiale, un curé est-il obligé *sub gravi* d'organiser les prières prescrites pour cette indulgence ? S'il ne le fait pas, les fidèles peuvent-ils la gagner quand même ? 308. — Comment faut-il, dans la pratique courante du ministère paroissial, exhorter les fidèles à la communion fréquente ? Et que leur dire relativement à la confession pour ces communions ? 308. — Où se trouve le nœud du mystère dans l'incarnation et la Rédemption ? 310.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, 314 ; Joseph de Maistre, 314 ; Henri Ghéon, 316 ; Michel Christian, H. Bouchet, Georges Tisserand, Jacques Michel, 317 ; *Madame Antoinette d'Orléans Longueville*, 319 ; Antoine Cartier, M. de Backer, 320.

PRÉDICATION

Lectures pour le Mois de Marie. — LE MARTYRE DE LA MÈRE DE DIEU (suite). — *4e Partie : La consommation du Martyre* (suite). — X. La veillée funèbre, 241. = *5e Partie : La récompense du Martyre.* — I. La Résurrection et l'Ascension de Jésus font oublier à Marie ses douleurs, 242. — II. La Pentecôte : Marie lumière et exemplaire des chrétiens, 243. — III. Marie secours de l'Eglise naissante, 244.

Sermons pour la Pentecôte. — I. Les effets de la venue du Saint-Esprit, 245. — II. Divines transformations du monde par Jésus-Christ et son Eglise, 248. — III. Avantages que procureraient à la société les enseignements de la religion chrétienne s'ils étaient mis en pratique, 252.

PETIT COURRIER

Q. — Je vous prie de m'indiquer la librairie où l'on vend ces livres :

1° La vie de Luther ;
2° La vie de Calvin ;
3° L'histoire du protestantisme ;
4° Une excellente Apologétique.
5° Quel est le livre que je pourrais donner à un bachelier ès-lettres qui a perdu la foi parce qu'il a étudié à l'école neutre ?
6° Un livre pour distinguer les sectes des protestants, qui sont assez nombreux chez nous.

R. — Ad I. Sur la *vie de Luther*, le catholique de langue française peut recourir aux ouvrages suivants : Grisar, *Martin Luther, sa vie et son œuvre*, traduction française, in-8 de 436 p., 50 f., Paris, Lethielleux ; — Paquier-Denifle, *Luther et le Lutheranisme*, Paris, Picard, 4 vol. 1.-12 (les tomes 1, 2 et 3, 45 f. ; le tome 4 est en réimpression) ; — Cristiani, *Luther et le luthéranisme*, Paris, Bloud et Gay (epuisé) ; *Du luthéranisme au protestantisme*, évolution de Luther de 1517 à 1528 (épuisé). — Le même auteur a donné à la petite collection des *Etudes Religieuses* (librairie Labergerie, 11, rue Cujas, Paris 5e) une série de courtes brochures (une trentaine de pages chacune) sur *Luther, sa vie et sa doctrine*. — *Calvin et le protestantisme en France*, — *Henri VIII et l'anglicanisme*, — *Erasme contre la chrétienté. La jeunesse d'Erasme* (chaque brochure, 1 f. 50). Pour une étude rapide, ces brochures peuvent suffire. — Du même auteur, *Luther et la question sociale*, 5 f., Paris, Editions Spes.

Ad II. Sur la *vie de Calvin*, nous ne connaissons pas d'ouvrage scientifique de rédaction catholique, à part la brochure indiquée ci-dessus de M. Cristiani. Parmi les vies écrites par des auteurs protestants, nous conseillerions, comme les

plus objectives et les moins agressives : Benoît, *Jean Calvin*, Editions « La Caure » (69, rue Perronet, à Neuilly-sur Seine), 15 f., et Walker. *Jean Calvin*, traduction Weiss, Genève, Jullien, 25 f.

Ad III. Nous ne connaissons pas d'histoire d'ensemble du protestantisme en français. Pour l'Allemagne, il faut lire Janssen, *L'Allemagne et la Réforme*, traduction fr., Paris, Plon, 8 vol. in-8 à 48 f. l'un. — Pour une vue d'ensemble, on fera bien de recourir aux Histoires de l'Eglise, et l'on pourra se servir d'A. Leman, *L'Eglise dans les temps modernes*, 12 f., Paris, Bloud et Gay, et de Dedieu, *Instabilité du protestantisme*, 12 f., ibid.

Ad IV. Au premier rang des apologétiques modernes nous placerions Sullerot, *Le Problème de la Vie devant la raison*, Editions Publiroc, Marseille, 15 f. ; — Lippert, *L'Eglise du Christ*, traduction Jolivet, Lyon-Paris, Vitte, 15 f. ; — Brunhes, *La foi et sa justification rationnelle*, Paris, Bloud et Gay, 12 f.

Ad V. Les livres indiqués *ad IV* sont à proposer à votre jeune bachelier, et aussi Cristiani, *Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur*, Lyon, Comité d'apostolat pour l'Evangile, 12, rue Lanterne, les 3 vol. 33 fr. franco ; — Sertillanges, *Le Miracle de l'Eglise*, Paris, Editions Spes, 7 f. 50.

Ad VI. Nous ne connaissons pas de livre français donnant l'énumération et les marques distinctives des sectes protestantes. Voir ci-dessus Dedieu, *L'instabilité du protestantisme*. — Consulter si possible, au mot RÉFORME, le *Dictionnaire Apologétique* du P. Adhémar d'Alès (Paris, Beauchesne).

Q. — L'*Ami* pourrait-il m'indiquer pour un jeune Russe orthodoxe, intelligent, un bon travail, pas trop long, sur le Grand Schisme d'Orient ?

R. — Faites lire à votre jeune Russe : Vladimir Solovief, *La Russie et l'Eglise universelle*, in-12, 12 f., Paris, Stock (7, rue du Vieux-Colombier), — Jos. Bousquet, *L'unité de l'Eglise et le schisme grec*, in-12 de 403 p., 15 f., Paris, Beauchesne. — S'il sait l'anglais : Fortescue, *The orthodox Eastern Church*, London, Catholic truth Society, 69, Southwark Bridge Road, 1908. Ce dernier ouvrage serait le meilleur.

Q. — Pourriez-vous me donner tous renseignements concernant les « Davidées, » ou au moins me donner l'adresse du siège de l'Œuvre ?

R. — Adressez-vous à Mlle Silve, institutrice, à Saint-Pons, par Sisteron (Basses-Alpes). — Le bulletin mensuel *Aux Davidées* coûte 16 f. par an.

Q. — J'ai à traiter la conférence suivante : « *Calvin.* 1° Ses origines, ses études. 2° Ce qu'on appelle la « Conversion de Calvin ». 3° Son livre de l'*Institution chrétienne.* » Quels auteurs consulter ?

R. — Sur Calvin, l'ouvrage fondamental serait le *Jean Calvin* de M. le Pasteur E. Doumergue, Paris et Lausanne, Payot. Mais 1° c'est un monument formidable, 7 vol. in 4° (dont un entièrement consacré à l'*Institution*), qui coûtent environ 200 f. l'un ; 2° cet ouvrage, très érudit, est encombré de divagations contre le catholicisme ; et 3° c'est un panégyrique constant et intrépide du réformateur de Genève. — Sur la jeunesse de Calvin, il existe un solide volume d'Abel Lafranc, *La jeunesse de Calvin*, gr. in-8, Paris, Fischbacher, 1888 ; mais il est épuisé.

Consultez les ouvrages signalés ci-dessus sur la vie de Calvin, et, pour la doctrine contenue dans l'*Institution*, voyez soit le *Dictionnaire de Théologie catholique* au mot CALVIN (article de Mgr Baudrillart, avec de nombreuses références), soit l'article RÉFORME du *Dictionnaire Apologétique* (signé Cristiani).

Si vous ne pouvez recourir à aucun de ces procédés, procurez-vous chez Jéhéber, 23, rue du Marché, à Genève, pour 20 f. français, le texte même de l'*Institution de la religion chrétienne*, in-8 de 754 pages.

Q — Les boulangers, pâtissiers et autres *ejusdem farinæ* voudraient chaque année faire célébrer une messe d'actions de grâces. Ils me demandent quel est le Patron des boulangers et à quelle date se célèbre sa fête ?

R — S Honoré, évêque d'Amiens vers l'an 660, fête le 16 mai à Paris et à Amiens. On le représente avec une pelle à four chargée de trois pains qu'il tient dans sa main gauche ; ce qui a donné lieu à ce quatrain de Santeul :

Saint Honoré
Dans sa chapelle
Avec sa pelle
Est honoré.

Quant à l'origine de ce patronage, voici ce qu'en a écrit le savant chanoine Corblet, d'Amiens : « Lorsqu'on apprit qu'Honoré était promu à l'épiscopat, sa nourrice, qui s'occupait alors de la cuisson du pain au château paternel, accueillit cette nouvelle par une complète incrédulité, et s'écria qu'elle croirait plus volontiers que le fourgon ardent qu'elle tenait entre les mains prendrait racine et se changerait en arbre. Joignant l'acte aux paroles, elle planta dans la cour sa pelle embrasée, emmanchée d'un long bâton, qui se métamorphosa soudain en mûrier, et qui bientôt après produisit des fleurs et des fruits, que l'on considéra comme un emblème prophétique des fruits de salut que devait porter l'épiscopat d'Honoré... N'est-il point plus que probable que c'est ce fourgon, cet instrument de boulangerie, servant de matière à un prodige si extraordinaire, qui a déterminé les boulangers à prendre S. Honoré pour patron ? A l'occasion de son élévation à l'épiscopat, leur pelle professionnelle avait été glorifiée ; ils voulurent à leur tour glorifier par un culte spécial celui à qui ils attribuaient ce prodige. »

Abbé Pierre-Marie LANDRIVON. — **La Très Sainte Vierge Marie.** *Etude de théologie mariale affective.* — In-8 de 336 p. (sans indication de prix). — Avignon, Aubanel aîné.

L'ouvrage porte en sous titre : « Essai de théologie mariale affective. » *Théologie mariale* pour marquer le souci constant de l'auteur d'appuyer ses affections sur un fondement doctrinal solide. C'est un recueil de 31 méditations, formant un *Mois de Marie* destiné « de préférence aux prêtres, aux religieux et, d'une manière générale, aux personnes quelque peu initiées à la science théologique. »

L'auteur envisage plus spécialement Marie dans sa qualité de Mère de Dieu (il se propose, dans un ouvrage ultérieur, de l'envisager comme Mère des hommes). Il suit à peu près l'ordre classique des traités de théologie dogmatique. Tout converge vers l'idée de la maternité divine. Onze méditations étudient la préparation de ce mystère, en s'attachant à la prédestination de Marie à sa maternité divine, aux prophéties de l'A. T., à l'Immaculée Conception, à la Naissance, à la Présentation et au Mariage de la Sainte Vierge. Trois méditations seulement sont consacrées à l'accomplissement du mystère, et dix-sept à ses conséquences : puissance et royauté universelles, charismes, science, impeccabilité, sainteté positive, compassion, glorification, médiation.

Nous aurions à faire, ici ou là, quelques légères réserves touchant certaines affirmations qui manquent de nuances : la science infuse *per se* accordée à Marie, la vision béatifique transitoirement concédée, l'impeccabilité absolue de Marie accueillie par le concile de Trente (ne pas confondre *impeccance* et *impeccabilité*), Jésus portant la communion à sa Mère au moment de la Cène, la tradition de l'Assomption antérieure au VIe siècle... Mais ce sont là, dans un Mois de Marie, sim-

(Voir la suite p. 15 1).

DESCLÉE DE BROUWER & Cie PARIS

" PROBLEMES D'ÉDUCATION "

Martin KEILHACKER

LE MAITRE IDÉAL

D'APRÈS LA CONCEPTION DES ÉLÈVES

traduit de l'allemand par Ch. CHENOY et Ed. DELFELD

préface de M. A. FAUVILLE
professeur de psychologie à l'Université de Louvain

Un volume de 324 p. **15** fr.

La plus curieuse et la plus piquante des enquêtes : les élèves jugent leurs maîtres.

VITRAUX L. BALMET 25, Cours Berriat, GRENOBLE. Vitraux en tous genres et tous styles. Restauration (Voir le n° du 8 fév. de l'*Ami*).

OMNIGRAPH

marque internationale : D. A. D. O.
pour

COURS, LEÇONS, TRACTS

irréprochablement à 200 exemplaires par épreuve. **L'OMNIGRAPH** s'ouvre comme un album ; fonctionne sans stencil ni encrage. On applique le texte et l'on tire sans rouleau par simple adhérence des feuilles.

Rien des mastics

Remboursement sans discussion dans la huitaine en cas de non-convenance. Voilà une garantie formelle. Références dans le monde entier et sous les climats les plus divers. Partout où s'exerce l'action chrétienne, l'**OMNIGRAPH** est le précieux auxiliaire du prêtre, du missionnaire, du professeur pour leur enseignement. De nombreuses lettres de remerciements en font foi. Prix en 21×31 cm utiles : **70** fr. ; le même à 2 plaques : **100** fr. (recommandé). Port 6,75.

A. PROUX, fabt, O. I. **O**
9, rue N.-D. de Lorette, PARIS (9e).

HARMONIUMS EN TOUS GENRES

Maison fondée en 1839

Les PETITS-FILS de Mce KASRIEL

6, Rue Tolain, PARIS (20e). — R. C. Seine 163.528

Harmoniums pour Salons et Chapelles. Nouveau système à air aspiré (genre américain) avec ou sans expression.

Modèles portatifs pliants pour **Missionnaires.** Demandez le Catalogue n° **200.**

Modifications spéciales pour Colonies. Conditions particulières pour les Membres du Clergé.

VITRAUX D'ART

Charles CHAMPIGNEULLE
96, rue N.-D.-des-Champs, PARIS (VIe).
Voir *Ami du Clergé*, n° du 5 avril, page 111.

ANCIENNE ŒUVRE DU VIN DE MESSE
fondée par M. l'abbé ROUS en 1871

SPÉCIALITÉ DE VINS DE MESSE

Rosé et blanc doux, Blanc sec supérieur
livrés en bonbonnes et en fûts

VINS CHOISIS de TABLE, blanc, rouge et rosé
livrés en barriques et feuillettes

Etablissements Veuve P. OLIVER
Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales) R. C. Céret 148.

- CIERGERIE DES PRÉMONTRÉS -

A. BOULAIRE, Succr des RR. PP., Usine à Graveson (B.-du-R.)

CIERGES LITURGIQUES, Cierges 1re Comion, Cierges et Bougies stéariques, Encens et charbon chimique.
Maison très ancienne, donnant toutes garanties.
Conditions spéciales aux Missions.

FALCE, DOREUR SUR MÉTAUX

Chez M. le Curé de Thieux, près Juilly (S.-et M.) dore, argente **OBJETS DU CULTE.** Prix semi-gratuits. **Hautes références** : a travaillé pour 51 diocèses.

LA VOIX DES CLOCHES

MARQUE DÉPOSÉE

assure électriquement les sonneries des
Volées, Tintements, Carillons, Angelus automatiques.
GARANTIES ABSOLUES DE BON FONCTIONNEMENT
Sérieuses références. — Appareils brevetés S. G. D. G.
A. FARNIER, Ingénieur spécialiste
VELARS-sur-OUCHE (Côte-d'Or).

LOURDES Hôtel Villa Saint-Jean, au Pont Vieux, près Grotte, 3, rue du Paradis, et rue de la Grotte. *Cuisine soignée* Albert ABADIE. *Prix modérés.*

Biscuits pour les Séminaires, Etablissements Religieux.
Vente directe de la fabrique à des prix imbattables.
Demandez tous renseignements à la
BISCUITERIE FRANCO-HOLLANDAISE,
22, Place de Villiers, MONTREUIL-s-BOIS (Seine).

LOURDES

POUR TOUS ACHATS D'OBJETS DE PIÉTÉ ET SOUVENIRS

ADRESSEZ-VOUS AU **PALAIS DU ROSAIRE** CATALOGUE FRANCO TARBES 4204

MAISON PRINCIPALE : 64, Boulevard de la Grotte.
SUCCURSALES : 158, Rue de la Grotte,
et **38, Rue de Livarot, à**

LISIEUX

C. A. T.

Le Brûleur automatique pour chauffage au MAZOUT NON TAXÉ

Nombreuses références de Séminaires
- Bon Sauveur de Bégard.
- Petit Séminaire de Caen.
- Petit Séminaire de Voreppe.

Couvents
- Institution Frémont à Lisieux.
- Communauté des Augustines à Angers.
- Sœurs de l'Immaculée-Conception à Paris.

Eglises
- Chapelle des Sœurs Franciscaines à Rodez.
- Eglise Sainte-Thérèse à Nancy, etc., etc...

Devis sans engagement

2, Boulevard de la Paix, LA COURNEUVE (Seine).
Tél. Flandre 10-80.

LES HARMONIUMS RICHARD

sont vendus en confiance et à crédit par la

PROCURE BRETONNE --- ST-BRIEUC

INSTRUMENTS D'OCCASION à PRIX RÉDUITS

Envoi des Catalogues contre 1 fr. en timbres.

MANUFACTURE DE TAPIS D'EGLISES

ADAM & Cie AVIGNON

Echantillons franco sur demande

Remise actuelle de dix pour cent.

VITRAUX E. BRIÈRE

92 RUE DU Pt WILSON LEVALLOIS (SEINE)

LIBRAIRIE PARIS-ROME, Ste An. 57-70, rue de Rennes PARIS (VIe)

Dépôt central des Editions de l'Abbaye de Saint-André
Missels et publications de D. Lefèbvre.
Projecteur « CINESCOPE » et 3500 films fixes.
Catalogue n° 10 gratis.

Matériel pour les INSTALLATIONS DE LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

Matériel de T. S. F. (Postes et Amplis)

Renseignements gratuits

Appareillage Electrique LEWIS,
181, rue Lafayette, PARIS (Xe).

BACH

Etudie sur demande le remplacement Total ou Partiel des Sonneries Electriques défectueuses.

Ses représentants se rendent sur place pour établir un devis précis, sans engagement aucun.

Eglises installées 235. | Sonneries électriques de Cloches BACH ——— METZ.

Ami du Clergé du 10 mai 1934

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Lectures pour le Mois de Marie. — Le martyre de la Mère de Dieu (suite). — 4e *Partie : La consommation du Martyre* (suite). — X. La veillée funèbre, 241. = 5e *Partie : La récompense du Martyre.* — I. La Résurrection et l'Ascension de Jésus font oublier à Marie ses douleurs, 242. — II. La Pentecôte : Marie lumière et exemplaire des chrétiens, 243. — III. Marie secours de l'Eglise naissante, 244.

Sermons pour la Pentecôte. — I. Les effets de la venue du Saint-Esprit, 245. — II. Divines transformations du monde par Jésus-Christ et son Eglise, 248. — III. Avantages que procureraient à la société les enseignements de la religion chrétienne s'ils étaient mis en pratique, 252.

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE

X

LA VEILLÉE FUNÈBRE

Quand le soleil, qui s'était voilé à la mort du Sauveur, eut dissipé les ténèbres et que la nature eut repris sa vie habituelle, il n'y avait plus au pied de la croix, avec Marie, que Jean et Madeleine.

Dans le silence, on entendait de temps à autre les trompettes du Temple qui, tantôt en notes brèves, tantôt en appels prolongés, réglaient les entrées successives des groupes pour le sacrifice du soir ; dans l'air passaient des bouffées odoriférantes venues de l'autel des parfums. Flairant une proie, des corbeaux tournoyaient en croassant, et aux alentours rôdaient des troupes de chiens.

Comme la loi défendait de porter les corps des suppliciés aux sépulcres des aïeux, la mère de Jésus se demandait ce qu'il adviendrait du corps de son Fils, quand elle vit s'avancer un piquet de soldats portant des massues sur leurs épaules. Ils allèrent droit aux larrons. Comme ils avaient été seulement liés à leurs croix, ils respiraient encore et agonisaient. A grands coups, les soldats se mirent à leur briser les jambes et d'horribles plaintes retentirent alors sur le Golgotha, mais les deux malheureux ne tardèrent pas à succomber.

Marie vit alors (avec quelle terreur !) ces bourreaux s'approcher de son Fils. Lui avait perdu la vie avec son sang : il n'y avait pas à l'achever ; pourtant, afin de sauvegarder sa responsabilité et sans doute sur la recommandation des ennemis de Jésus, leur chef, se plaçant en face du crucifié, lui plongea sa lance dans le côté ; de la plaie large comme la main découla, au grand étonnement de Jean, un peu de sang, puis de l'eau. Pas une fibre n'avait tressailli : après ce coup qui constatait la mort et eût suffi à la donner, les soldats se retirèrent.

Ce coup de lance perça le cœur de Marie, témoin de l'horrible scène. Pauvre corps vidé de tout son sang ! Il fallait encore qu'il soit mutilé après sa mort !

Cependant les apôtres, qui avaient suivi de loin et en se cachant les scènes du Calvaire, voyant qu'il était désert et qu'il n'y avait plus de risques à courir, s'étaient peu à peu rapprochés et ils contemplaient, silencieux et abattus, le cadavre de leur Maître et sa Mère en pleurs, lorsqu'un nouveau groupe gravit la pente du Golgotha : c'étaient Joseph d'Arimathie et Nicodème, suivis de quelques serviteurs. Ces deux Sanhédrites croyaient en Jésus, mais en secret ; ils s'étaient certes séparés de leurs collègues dès qu'ils les avaient vus comploter contre lui, mais ils n'avaient pas osé prendre trop ouvertement sa défense. Sa mort fit tomber leur pusillanimité. Joseph n'hésita pas à aller trouver Pilate et à lui demander une exception en faveur de Jésus. « C'est un juste, dit-il non sans audace ; il ne sera pas dit qu'il sera jeté comme un vulgaire criminel au cimetière des suppliciés ! Ayez pitié de sa mère ! Permettez-moi de l'ensevelir ; c'est mon propre tombeau que je veux lui donner. »

Pilate avait reçu des soldats la confirmation officielle de la mort du crucifié ; encore irrité contre les Juifs, il accéda avec un certain empressement à cette demande et ne voulut pas accepter en retour la rétribution d'usage.

Contents du succès de cette démarche, Joseph et Nicodème avaient acheté cent livres de myrrhe et d'aloès et ils venaient procéder à l'ensevelissement. Les nouveaux venus étaient heureux de dire à Marie ce qu'ils avaient obtenu et ce qu'ils venaient faire. Ils parlaient doucement, comme il convenait en un tel moment.

On dressa des échelles. Avec de tendres précautions, on passa sous les bras un linge solide ; on décloua les pieds, puis les mains ; l'on fit lentement glisser le corps et Marie le reçut dans ses bras.

Ah ! quel flot de larmes elle répandit !
De quelle douleur elle fut broyée
Lorsque, détaché du bois sanglant,
Son fils fut dans ses bras !
Pauvre Vierge-Mère en deuil !

Ses lèvres suaves, sa tendre poitrine, [percée,
Son sein très doux, sa droite blessée, sa gauche
Ses pieds rouges de sang, tout ce cadavre déchiré,
Elle le baigne de ses pleurs.

Cent fois, mille fois elle étreint de ses embrasse-
Cette poitrine et ces membres, [ments
Elle baise ces blessures ;
Elle se fond tout entière dans les transports de sa [douleur [1].

Elle adore le corps du Fils de Dieu. Mais est-il possible que la mort l'ait ainsi défiguré ? Il est là, semblable à tous les cadavres ; comme pour les autres, il faut fermer ses yeux, rapprocher ses lèvres, l'embaumer comme s'il était sujet à la corruption et l'enfermer dans un trou de rocher pour le soustraire aux chacals et aux oiseaux de proie.

[1] Hymne *O quot undis.*

Le sépulcre n'est qu'à quelques pas ; mais bientôt brilleront les premières étoiles qui annoncent, avec le commencement du Sabbat, l'interruption de tout travail ; aussi se hâte-t-on de laver le corps, de l'oindre de parfums, de le serrer dans les fines bandelettes, de l'entourer du grand linceul. Marie baise une dernière fois le front livide et elle enferme la tête dans un double capuce ; puis, aux derniers feux du jour, dans le silence du soir, au milieu des légions d'anges invisibles, on entonne le chant plaintif des psaumes et l'on porte Jésus dans son tombeau.

La pierre roulée, les hommes se retirèrent ; mais Marie resta longtemps, avec Marie-Madeleine et Marie de Cléophas, en adoration devant la tombe sacrée. Elle ne pouvait s'en séparer. Elle sait que son divin Fils ressuscitera ; mais en ce moment elle porte son deuil et, comme une mère après la mort de son enfant, elle évoque ses traits, se rappelle son amour, revit ses souffrances ; elle pleure et elle est inconsolable.

Prière

Le tombeau de Jésus est toujours au milieu de nous, grâce aux tabernacles de nos églises, Là est son corps pâle, immobile et silencieux, sous des apparences de mort qui doivent nous empêcher d'oublier son martyre et en même temps sous les apparences du pain qui doivent nous rappeler que sa mort est devenue pour nous un principe de vie.

C'est là que je dois aimer à m'arrêter pour adorer mon Sauveur, méditer à ses pieds ses enseignements, lui demander pardon de mes fautes, le remercier de ses bienfaits, implorer sa grâce et m'unir à lui par la communion. Aidez-moi, ô ma bonne Mère, à aller à l'Eucharistie comme à la source du salut et de la sanctification.

5e Partie : La Récompense du Martyre

I

LA RÉSURRECTION ET L'ASCENSION DE JÉSUS FONT OUBLIER A MARIE SES DOULEURS

Tout en portant en son âme le deuil de la mort de son Fils, Marie tenait allumé sur la terre le flambeau de la foi : elle attendait sa résurrection.

L'aube du troisième jour après l'ensevelissement venait de paraître ; un violent tremblement de terre annonça que Jésus venait de sortir vivant et glorieux de son sépulcre.

Ressuscité, il voulut apparaître d'abord à ceux que sa mort avait plongés dans une plus grande douleur et qui avaient plus besoin d'être consolés. Aussi apparut-il en premier lieu à sa mère. La chambre retirée où elle priait s'illumina tout à coup, comme autrefois l'oratoire de Nazareth ; mais ce qu'elle voit maintenant en levant les yeux, ce n'est pas un ange, mais des milliers d'anges et d'âmes justes et au milieu son Fils ressuscité ! Les anges et les saints lui disent avec des regards pleins d'amour : « Réjouissez-vous, ô reine du ciel, car celui dont vous avez mérité d'être la mère est ressuscité selon sa parole ! »

Qui pourrait dire l'allégresse de Marie ? O joie, ô consolation ineffables ! Comme le soleil fait fondre la neige, ainsi la vue de son divin Fils lui fait oublier toutes ses douleurs. Jésus la remercie d'avoir bu à son calice ; il lui montre l'œuvre de salut accomplie et le nouveau ministère qu'elle devra remplir avec lui jusqu'à ce que le monde soit jugé. Il lui dit qu'ayant acheté avec lui les grâces de miséricorde et de salut, elle en sera aussi, de concert avec lui, la dispensatrice attitrée ; que parce qu'elle n'a rien refusé à Dieu elle ne recevra de lui aucun refus, et qu'ainsi elle est constituée la trésorière des grâces et la toute puissante avocate du genre humain.

Il ajoute qu'ayant enfanté sur le Calvaire la société des rachetés, elle devra veiller sur ses premiers pas et la défendre contre les premières attaques de l'ennemi, car la contradiction doit durer jusqu'à la fin des siècles. Quand l'Eglise aura jeté ses racines hors de la Judée et de la Galilée, elle pourra dire adieu à la terre ; elle passera à son tour par le noir défilé de la mort et elle le rejoindra au séjour de l'éternelle lumière, pour y intercéder avec lui en faveur de tous ceux qui ont à lutter et à souffrir sur la terre d'épreuve.

Quelques instants après, le Sauveur se montra à celle qui, sur le Calvaire, était si près de sa mère et tenait si tendrement embrassé le pied de la croix. Elle était tout éplorée d'avoir trouvé vide le tombeau et les anges lui dirent : « Femme, pourquoi pleures-tu ? » — « Parce qu'ils m'ont enlevé mon Maître, répondit-elle, et je ne sais pas où ils l'ont mis. » Elle se retourna et vit quelqu'un qui lui parut être le jardinier ; mais quand elle l'entendit prononcer : « Marie ! » elle se jeta à ses pieds, en criant dans sa joie : « Mon Seigneur ! Mon Seigneur ! »

Ensuite Jésus apparut aux vertueuses femmes qui l'avaient fidèlement suivi sur la voie douloureuse ; puis à Pierre, le plus désolé des apôtres, parce qu'il se regardait comme le plus coupable, puis aux disciples d'Emmaüs, qui revenaient de la Ville sainte si attristés et si découragés, puis aux autres apôtres et aux autres disciples. Pendant quarante jours, il apparut avec son corps glorieux à ceux qui devaient être dans le monde les témoins de sa résurrection ; il achevait de les former et de les instruire. Marie n'ignora aucune de ces manifestations ; qu'elle était heureuse lorsqu'elle assistait à ces chères entrevues où le Maître découvrait aux siens les délicatesses et les profondeurs de son amour !

Quand Jésus conduisit, le quarantième jour, ses apôtres de Jérusalem au Mont des Oliviers, elle l'accompagna sur ce chemin où elle aurait tant voulu le suivre au soir du Jeudi Saint ; au sommet de la montagne elle l'entendit leur promettre le Saint-Esprit, leur renouveler ses ordres et leur transmettre ses pouvoirs ; puis elle le vit s'élever de terre, les mains étendues pour bénir.

Une nuée le déroba aux regards mortels ; mais,

par delà cette nuée, Marie le voyait s'élever au milieu des millions d'anges et d'élus qui l'escortaient et l'encensaient de leurs cantiques ; elle assistait en esprit à son entrée dans le ciel ; elle entendait les chœurs des anges se dire les uns aux autres : « Levez vos portes ! Levez-vous, portes éternelles, afin que le Roi de gloire fasse son entrée ! — Qui est ce Roi de gloire ? — C'est le Seigneur fort et puissant, le Seigneur puissant dans les batailles. Levez-vous donc, portes de l'éternité, livrez passage au Roi de gloire ! »

Elle entendait la voix du Père dire à son Fils : « Assieds-toi à ma droite, » puis les anges et les saints commencer la louange perpétuelle : « Saint ! Saint ! Saint est le Seigneur, Dieu tout puissant ! Il est digne, l'Agneau qui a été immolé, de recevoir et de posséder la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction. A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau gloire et puissance dans les siècles des siècles ! Amen. » (Ap., IV).

Cependant apôtres et disciples ne pouvaient détacher leurs yeux pleins de larmes de la nuée qui leur avait dérobé le divin Maître, lorsque deux anges apparurent et leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi vous attarder à regarder le ciel ? Ce Jésus qui vous a quittés pour monter aux cieux, en descendra, comme vous l'avez vu y monter. » A ces mots, tous se prosternèrent et adorèrent le Fils de Dieu remonté à son Père.

Puis ils reprirent le chemin de Jérusalem. Une joie céleste avait chassé de leur cœur la tristesse. Ils se rendirent au Cénacle, pour y attendre dans la prière et la retraite la venue de l'Esprit-Saint. Et ils avaient au milieu d'eux, incomparablement fervente, Marie, la Mère de Jésus. L'absence de son Fils lui cause une certaine tristesse ; mais elle se console en le contemplant dans son repos et dans sa gloire ; elle éprouve aussi une grande douceur à penser qu'une résurrection et une ascension semblables sont réservées à tous ceux qui le suivent sur le chemin de la souffrance ; et à ceux qui pleurent sur des tombeaux elle rappelle cette résurrection glorieuse et elle montre le ciel, rendez-vous éternel des âmes dans le Christ.

Prière

O Marie, j'ai connu les séparations amères causées par la mort et, pour peu que je vive encore, j'en connaîtrai de plus en plus les amertumes. Mais je ne pleurerai pas comme ceux qui sont sans espérance. Je sais que les âmes de mes défunts sont vivantes ; je les réjouirai par ma conduite, je les soulagerai, s'il en est besoin, par mes prières. Et je ne craindrai pas la mort pour moi. Lorsque j'aurai, quelque temps encore, erré sur la surface de la terre, je rentrerai dans son sein. Mais qu'importe que mon corps devienne une poignée de poussière, qu'importent le silence et l'oubli qui descendront sur ma tombe, pourvu que mon âme s'en aille au ciel ? C'est la grâce suprême que je désire et que je vous prie, ô bonne Mère, de m'assurer par votre intercession.

II

LA PENTECÔTE : MARIE LUMIÈRE ET EXEMPLAIRE DES CHRÉTIENS

Apôtres et disciples, entourant celle dont la prière est toute puissante sur le cœur de Dieu, attendaient le Consolateur et appelaient de leurs vœux Celui qui devait apporter à l'Eglise la lumière et la force, l'infaillibilité et la sainteté.

Le jour où la Synagogue célébrait la promulgation du Décalogue sur le Sinaï, un bruit étrange, sorti des profondeurs des cieux, fit tressaillir les hôtes du Cénacle ; ils virent aussitôt apparaître des langues de feu qui reposèrent un instant sur chacun d'eux ; aussitôt ce furent de saints transports, des prières, des actions de grâces qui s'échappèrent en toutes sortes de langues de ces cœurs embrasés et transformés. Le bruit avait attiré la foule ; Pierre annonça Jésus-Christ et lui gagna trois milliers de ses auditeurs.

Tous les apôtres allaient travailler avec un zèle et un succès semblables à la conquête des âmes. Mais c'est en Marie que l'Esprit est descendu d'abord et c'est par elle qu'il fit passer tous ses dons, comme par un réservoir d'où ils devaient être ensuite distribués à toute l'Eglise.

Comme les apôtres, elle avait une mission à remplir, en vue de laquelle l'Esprit-Saint lui apportait des grâces spéciales ; pendant les années qu'elle allait passer encore sur la terre, elle devait être la lumière, l'exemplaire et le soutien de l'Eglise naissante.

Qui mieux qu'elle avait gardé dans sa mémoire et dans son cœur les enseignements du Sauveur ? Les bergers de Bethléem étaient morts, les Mages étaient retournés dans leur lointain pays, Zacharie et Elisabeth s'étaient endormis dans le Seigneur ; mais elle restait pour redire aux apôtres et aux évangélistes les mystères de l'enfance : le message de l'ange, le voyage à Aïn-Karim, le *Magnificat,* la naissance de Jean et le beau cantique par lequel Zacharie salua le dernier des prophètes, l'arrivée à Bethléem, la pauvre grotte et la naissance du divin Enfant, le chant des milices célestes, l'arrivée des bergers, l'offrande de Jésus au Temple et la prédiction de Siméon, les desseins cachés d'Hérode, le départ précipité, les angoisses du chemin, le massacre des petits innocents, l'amertume de l'exil, le retour à Nazareth, la longue vie de soumission et de travail inaugurée par Jésus à l'âge de douze ans et tous les autres détails dont elle avait précieusement gardé le souvenir.

Quant aux enseignements de son Fils, qui avait su comme elle les écouter, les comprendre, les garder et les mettre en pratique ? Elle réalisait le type de la vie nouvelle apportée par Jésus sur la terre ; elle était le modèle de toutes les vertus.

Par dessus tout, elle apprenait aux chrétiens à aimer Dieu et leur Sauveur, à garder la mémoire des mystères du salut et à en célébrer les anniversaires. L'Eucharistie était sa joie, sa consolation, sa vie. Heureux ceux qui la virent assister au

saint sacrifice et communier de la main de S. Jean !

De temps à autre, sortant de sa maison vers la sixième heure, un voile de deuil sur la tête, elle allait avec quelques apôtres ou de pieuses femmes revoir les lieux témoins du martyre rédempteur.

Elle allait au Gabbatha, autour duquel elle avait entendu rugir les cris de mort et sur lequel Pilate était monté une première fois pour proclamer l'innocence de Jésus, une deuxième fois pour faire lire la sentence de condamnation.

Puis elle prenait le chemin qu'avait suivi son Fils chargé de sa lourde croix, s'arrêtant aux endroits principaux et y répandant des larmes avec des prières. C'est ici qu'une grosse pierre placée dans le creux du chemin où l'eau s'entasse aux jours de pluie, l'a fait trébucher et tomber ; et elle revoit les bourreaux se précipiter avec des cris furieux ; c'est ici qu'elle avait couru se poster avec Jean pour le voir et le suivre de plus près et qu'ils avaient échangé un regard d'infinie tendresse. C'est ici que Simon de Cyrène a pris la croix du condamné à bout de forces ; voici la porte qui s'ouvrit et laissa paraître la femme bénie qui brava les soldats pour lui porter un peu d'eau fraîche et chez laquelle elle aime à vénérer sa miraculeuse image ; c'est là, au sortir de la ville, pendant qu'on affichait à cette colonne la sentence de condamnation, que Jésus s'écroula sous l'empire de la douleur que lui causait l'ingratitude de Jérusalem ; plus loin se tenaient les femmes à qui le Sauveur dit sa grande pitié en termes qui la firent frissonner.

Marie montait la pente du Calvaire ; elle y retrouvait l'endroit où était plantée la croix ; elle baisait cette terre arrosée du sang du Fils de Dieu; et les scènes d'horreur, le brutal arrachement des habits, le bruit des coups de marteau, les gémissements de la victime, puis les sarcasmes, les suprêmes paroles, la mort, les tristes funérailles ; tout revivait encore en son âme, pendant qu'elle contemplait ces lieux à jamais sacrés où elle aurait voulu mourir.

C'est ainsi qu'elle donnait l'exemple de la piété à l'Eglise naissante. Elle en reste à jamais la source : comme les enfants aiment à prier sur les genoux de leur mère, ainsi les chrétiens ont toujours aimé à s'agenouiller autour de Marie, afin de communier à sa ferveur et à l'efficacité de sa prière.

Prière

O Marie, que j'aime à vous vénérer ce soir comme la lumière, l'exemplaire et la médiatrice des chrétiens ! Comme un enfant aime à consulter sa mère, dans mes doutes je recourrai à vous ; comme un enfant puise de la force dans la pensée et l'amour de sa mère, ainsi, quand je serai en présence d'un devoir pénible ou d'une tentation violente, je m'encouragerai au devoir et à la lutte en pensant à vous. Je me souviendrai que vous êtes le canal du salut, que toutes les grâces passent par vous, et j'aurai recours à vous en toute occasion. Mère de la divine grâce, Mère du bon conseil, Vierge très prudente, Miroir de sainteté, Siège de la sagesse, Cause de notre joie, Salut des infirmes, Refuge des pécheurs, Consolatrice des affligés, priez pour nous !

III

MARIE SECOURS DE L'ÉGLISE NAISSANTE

L'Eglise naissante n'avait pas seulement besoin des lumières et des exemples de Marie, il lui fallait aussi être soutenue par elle dans ses premiers combats.

Satan n'a pas tardé à comprendre qu'en faisant mourir Jésus il a préparé sa propre défaite ; mais la terre ne lui est pas interdite, le cœur des hommes ne lui est pas fermé et sa haine n'est pas éteinte. Il ne voit pas sans rage les premiers disciples croître en nombre, former une famille très unie et persévérer dans la prière et la fraction du pain ; il se hâte de réveiller la jalousie au cœur des ennemis du Crucifié.

Un soir, Jean ne rentra pas dans sa demeure, et l'on vint dire à sa mère d'adoption comment Pierre et lui avaient été conduits en prison. Tous deux montaient au Temple, vers la fin du jour, lorsqu'un pauvre boiteux, qui se tenait habituellement près de la Belle Porte, leur demanda l'aumône. — « Je n'ai ni or ni argent, dit Pierre, mais ce que j'ai je te le donne : au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche ! » Le boiteux se leva, se mit à sauter de joie et entra dans le Temple à la suite de ses bienfaiteurs, pour remercier Dieu. Pierre parlait à la foule émerveillée, quand le gouverneur du Temple s'approcha avec des prêtres et des sadducéens et les deux apôtres furent arrêtés.

Le lendemain ils comparurent devant le Sanhédrin ; mais à la défense qu'on leur fit de prêcher au nom de Jésus-Christ, ils répondirent : « Jugez vous-mêmes s'il est juste en présence de Dieu de vous obéir plutôt qu'à lui. Ce que nous avons vu et entendu, nous ne pouvons le taire. »

Mis en liberté, ils revinrent vers les leurs. Tous comprirent que la persécution prédite par le Maître allait commencer, et ils firent avec Marie cette prière : « Seigneur tout-puissant, c'est vous qui avez fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment ; c'est vous qui avez dit par la bouche de David votre serviteur : « Pourquoi les nations ont-elles frémi ? Pourquoi les peuples ont-ils formé de vains complots ? Les rois de la terre se sont soulevés ; les princes se sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ. » N'avons-nous pas vu contre votre saint et bien-aimé Jésus, consacré par votre onction, Hérode et Ponce-Pilate se coaliser dans cette cité même avec les Gentils et les tribus d'Israël, accomplissant ainsi, sans s'en douter, les décrets de votre puissance et de votre sagesse ?

« Et maintenant, Seigneur, voyez comment ils nous menacent; donnez à vos serviteurs de prêcher votre parole avec une pleine indépendance, en étendant votre main pour qu'il s'opère encore des guérisons, des miracles et des prodiges par le nom de votre Fils Jésus. »

Ainsi prièrent les soldats du Christ. Un nouveau tremblement de terre leur signifia que leur prière était exaucée et que l'Esprit-Saint les couvrait de son égide.

A partir de ce jour, l'ombre même de S. Pierre fit des miracles ; les conversions se multiplièrent.

Cette fois, les douze furent arrêtés et emprisonnés.

Les sanhédrites délibéraient et se disposaient à les condamner à mort, lorsque Gamaliel, vieillard vénérable et docteur écouté, leur dit : « Enfants d'Israël, prenez garde à ce que vous allez faire à l'égard de ces hommes Il n'y a pas longtemps parut Théodas, qui se donnait pour un personnage ; environ quatre cents hommes s'attachèrent à lui ; il fut tué et tous ceux qui l'avaient suivi furent dispersés et réduits à néant. Après lui, à l'époque du recensement, se leva Judas le Galiléen ; il se fit des adeptes ; il périt aussi et ses partisans sont dispersés. Voici donc le conseil que je vous donne : ne vous occupez plus de ces gens-là et laissez-les aller. Si cette idée ou cette œuvre vient des hommes, elle se détruira d'elle-même ; mais si elle vient de Dieu vous ne sauriez la détruire. Ne courez pas le risque d'avoir lutté contre Dieu même. »

On s'inclina devant ce conseil de bon sens ; renonçant à faire mourir les apôtres, les sanhédrites les firent battre de verges et leur défendirent de parler de Jésus. Mais les apôtres s'en allèrent, joyeux d'avoir souffert des opprobres pour leur Maître, et ils continuèrent de prêcher l'évangile.

Quelque temps après, Etienne était lapidé et la persécution faisait rage. Comme les graines sont emportées au loin par la tempête, les apôtres furent dispersés par la persécution à travers toute la Palestine, et bientôt ils eurent évangélisé la Judée, la Galilée et la Samarie. Rien ne les arrêtait, et, la première phase de leur apostolat terminée, semblables à des aiglons à l'étroit dans le nid et assez forts pour braver les vents et les orages, ils allaient voler maintenant à la conquête de l'univers.

C'est Marie qui, par ses prières et le rayonnement de son propre courage, entretenait dans leur cœur cette intrépidité qui leur faisait braver la mort pour Jésus-Christ.

Que de fois elle leur rappela les prédictions du Maître : « Ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. Ils vous chasseront des synagogues, et voici le moment où quiconque vous mettra à mort prétendra rendre gloire à Dieu. » Celui qui naguère voulait les passer au crible n'a pas désarmé ; il tourne autour des hommes comme le lion tourne autour d'un troupeau pour y choisir une proie. Menteur et homicide comme au premier jour, il cherchera et trouvera des apôtres auxquels il saura inspirer sa haine, sa ruse et sa cruauté. Par eux, toutes les fois qu'il le pourra, il essaiera de noyer dans le sang la société des enfants de Dieu. Il ne sera pas moins heureux quand il arrivera à susciter des esprits superbes comme lui, capables d'entraîner dans leur révolte orgueilleuse des nations entières. Toujours il sèmera dans le champ du Maître, à la faveur des ténèbres, l'ivraie empoisonnée du mensonge et de l'erreur. L'attachement des hommes aux biens éphémères les rend si faciles à tromper ! Il est tellement plus aisé d'attiser les convoitises de l'orgueil et de la volupté que d'inspirer l'esprit de sacrifice ! Aussi bien des fois Satan croira-t-il avoir atteint son but, fait oublier le Christ et tari la source du salut ; mais Dieu veille sur les siens. Toujours les âmes de bonne volonté seront sauvées.

Celui qui a prédit les persécutions a dit aussi : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point. Ayez confiance ! J'ai vaincu le monde. »

C'est par de tels discours que Marie encourageait les apôtres et tous les membres de cette Eglise naissante dont elle était le soutien.

Un cœur aimant est l'abri le plus sûr ; et comme l'enfant dans le danger appelle sa mère, ainsi, dans ses périls, l'Eglise recourra toujours à Marie, et elle sera toujours là pour défendre ses enfants.

Prière

O Marie, vous n'abandonnez jamais vos enfants. Aux jours des plus grandes angoisses, vous apparaissez pour rappeler votre amour, vos exemples et votre puissance. C'est ainsi que vous avez daigné apparaître à Pontmain, à la Salette, et à Lourdes. Qu'il est doux de se sentir, au plus fort du danger, sous le regard et la protection d'une mère si bonne et si puissante !

O Reine des apôtres, bénissez ceux qui continuent leur œuvre et travaillent à étendre le règne de Dieu. Soutenez leur courage dans les difficultés et les persécutions ; défendez l'Eglise contre les entreprises du Mauvais, et quand Dieu permet que ses enfants soient haïs et persécutés, donnez à tous la force de lui rester fidèles et de braver pour lui les souffrances et la mort.

SERMONS POUR LA PENTECOTE

I

LES EFFETS DE LA VENUE DU SAINT-ESPRIT

Mes frères,

Il est raconté au livre des Actes des Apôtres que S. Paul, étant arrivé pour la première fois à Ephèse, y trouva des chrétiens dont l'éducation religieuse avait à peine été ébauchée. « Avez-vous reçu l'Esprit-Saint ? » leur demanda-t-il. — « Nous ne savons même pas, répondirent-ils, s'il y a un Esprit-Saint. »

Que de chrétiens, à l'heure actuelle, ne sont guère plus instruits ! De l'Esprit-Saint ils savent très peu de chose : qu'il est la troisième personne de la Sainte Trinité, égale en tout aux deux autres. Ne leur en demandez pas davantage. Mais son rôle, mais son action, mais son influence, ils l'ignorent. Essayons donc de leur en donner quelque idée.

Très souvent, pour bien connaître quelqu'un, il n'y a pas de moyen plus prompt et plus sûr que d'examiner ses œuvres. Tant vaut l'œuvre, tant vaut l'ouvrier. Quelles sont donc les œuvres du Saint-Esprit ? Qu'a-t-il fait dans le monde. Des merveilles de puissance, de sainteté et d'amour, telles qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître la main et le cœur d'un Dieu.

Entre toutes ces merveilles, il en est une plus éclatante que les autres : c'est la transformation soudaine des Apôtres, le changement radical qui s'opéra en eux le jour de la Pentecôte. Voulez-vous donc, m. f., vous faire une juste idée de l'Esprit-Saint, de son action toute-puissante ? Considérez ce qu'étaient les Apôtres avant la Pentecôte et ce qu'ils sont devenus après.

I

Quand le Seigneur Jésus daigna les associer à son ministère, les Apôtres étaient tout simplement de pauvres bateliers, connaissant les chemins qui conduisaient aux lacs du pays, experts à diriger leurs barques, à jeter leurs filets et à les raccommoder quand ils étaient rompus. Bref, ils n'avaient d'autre science que celle de leur métier de pêcheurs.

Pendant trois ans, le Sauveur s'efforce de les instruire, d'éclairer leurs intelligences. Pour mettre à leur portée ses admirables leçons, il emploie le langage le plus familier, les comparaisons les plus simples. Peine perdue ! Les Apôtres entendent, mais ils ne saisissent pas l'enseignement qui leur est donné. Les vérités les plus élémentaires, les discours les plus limpides sont pour eux autant d'énigmes indéchiffrables.

A défaut d'intelligence, vous croyez peut-être qu'ils avaient une foi vive en leur divin Maître, une confiance illimitée en sa puissance ? Détrompez-vous. Jésus-Christ opère sous leurs yeux des miracles éclatants : ils admirent sans doute, mais que d'objections secrètes restent encore dans leurs esprits ! Jésus leur annonce sa résurrection dans les termes les plus clairs : ils ne veulent pas y croire ; son Eucharistie : c'est tout juste s'ils ne murmurent pas contre ses paroles et ne le quittent pas à ce moment. Mieux encore : il leur apparaît ressuscité, tout resplendissant de gloire. Il le fallait : le spectacle de sa Passion avait ébranlé leur foi chancelante, si bien que ceux qui n'étaient pas dans le Cénacle à l'heure de son apparition demeurent incrédules, et l'un d'eux va jusqu'à dire qu'il ne croira que lorsqu'il aura vu de ses yeux et touché de sa main les cicatrices de son Maître.

Et leurs pensées, maintenant, et leurs préoccupations, et leurs désirs, et leurs rêves, oh ! comme tout cela était matériel, terre à terre, sans élévation, sans générosité, sans noblesse ! Le croiriez-vous ? Ils s'étaient persuadés que Jésus était venu sur la terre pour rétablir l'ancien empire de David et de Salomon et donner à son pays la souveraineté sur le monde entier. Le Sauveur a beau travailler à les désabuser, chercher à dissiper leurs illusions, leur répéter sans cesse que le royaume qu'il veut fonder est un royaume tout spirituel : ils persistent malgré tout à rêver de je ne sais quelle domination terrestre dont ils seraient bientôt investis en même temps que leur Maître. Ils prétendent bien être les premiers ministres et les hauts dignitaires de l'empire que Jésus va créer.

Ils ne prennent même pas la peine de dissimuler leur ambition. On les voit discuter entre eux à qui, dans ce royaume nouveau, appartiendront les premières places. Deux d'entre eux font poser la question au Sauveur par leur mère : « Seigneur, lui demande cette femme, ordonnez qu'à votre cour mes deux fils soient assis, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche ! » Voilà, certes, des âmes d'un niveau bien commun, pour ne rien dire de plus.

Ajoutez à cela que les Apôtres étaient des hommes sans énergie, sans caractère, sans courage, disons le mot : des trembleurs et des lâches. Vous savez leur conduite au moment de la Passion. Pendant que leur Maître agonise au jardin des Oliviers, ils se laissent aller au sommeil : c'est déjà bien peu recommandable. A l'heure du péril, ils ne trouvent rien de mieux à faire que de s'enfuir. Une heure seulement après le repas solennel où ils avaient fait à Notre-Seigneur de si belles protestations de fidélité, ils l'abandonnent et disparaissent. Quand le traître Judas arrive avec sa troupe, j'aurais voulu voir les Apôtres rangés autour de leur Maître pour lui faire de leur corps un rempart vivant, pour le défendre jusqu'à la mort ; mais l'Evangile me dit qu'ils prirent lâchement la fuite.

Il en est un cependant qui le suit jusqu'à la cour du grand-prêtre : c'est le premier des douze, c'est Pierre. A la bonne heure ! Au moins, celui-là aura le courage d'accompagner son Maître jusqu'au bout et de mourir avec lui, s'il le faut. Hélas ! il en est tout autrement. Pour faire baisser le front à ce prince des Apôtres, pour transformer ce fidèle en apostat, que faut-il ? La parole, la dénonciation d'une servante. Et voilà Pierre qui renie trois fois son Maître et l'abandonne à son tour. Est-ce assez navrant ?

Après la mort de Notre Seigneur, que deviennent les Apôtres ? Vont-ils se ressaisir, réparer leur défection, revenir sur leur déplorable conduite ? Nullement. Plus que jamais ils tremblent, plus que jamais ils se cachent. Pas de retraite assez obscure, pas de caverne assez profonde, pas de ténèbres assez épaisses pour les dérober aux recherches des Juifs, dont ils redoutent les persécutions.

Voilà, brièvement esquissés, le caractère, l'attitude, les dispositions des Apôtres au lendemain de l'Ascension du Sauveur. Certes, le tableau n'est pas en leur faveur.

II

Dix jours après, je retrouve ces mêmes hommes sur une place de Jérusalem, entourés d'une foule immense qui était venue de tous pays pour

prendre part aux fêtes de la Pentecôte. Sans compter les Juifs, il y avait là, nous dit le Livre sacré, des Parthes, des Mèdes, des Romains, des Crétois, des Arabes, il y avait là des hommes de l'Asie, de l'Egypte, de partout.

L'assemblée, d'abord tumultueuse, fait silence devant un homme qui parle. Quel est donc cet homme ? Mais c'est le chef des Apôtres, c'est Pierre ! Comment, lui ? Lui qui naguère était intimidé par la voix d'une femme, lui qui par peur reniait son Maître, lui qui, au moment où le Seigneur expirait sur la croix, se tenait caché dans un coin obscur, c'est lui qui, crânement, affronte le regard curieux de cette multitude ? C'est lui, le batelier d'hier, le pêcheur, l'homme du peuple sans culture intellectuelle, qui prend la parole devant une foule dans laquelle se trouvent forcément des gens instruits, des esprits distingués ? Oui, c'est lui-même, lui en personne.

C'est déjà bien surprenant. Mais ce qui l'est plus encore, c'est la hardiesse de son langage. Il a sous les yeux des Juifs, des pharisiens, qui ont voué au Christ une haine implacable, qui ont réclamé sa mort à grands cris, qui ont été ses persécuteurs et ses bourreaux. Et cependant il ne les ménage guère. Ecoutez le. Il leur dit leur fait avec une énergie qui contraste singulièrement avec sa timidité d'autrefois : « Frères, s'écrie-t-il, nous vous prêchons Jésus de Nazareth. Sachez-le bien : le Dieu de vos pères a ressuscité et fait asseoir à sa droite ce Jésus que vous avez crucifié. Pilate voulait le sauver, l'ayant jugé innocent ; c'est vous qui l'avez mis à mort. Vous avez renié le saint, le juste. Vous avez demandé la grâce d'un voleur, d'un meurtrier, et vous avez tué l'auteur de la vie ! » Certes, pour dire ces choses, avec cet accent, cette liberté, pour reprocher en face à des gens susceptibles et malveillants leur ingratitude et leur crime, convenez-en, il fallait à Pierre un front, une audace incroyables. Vraiment, je ne reconnais plus ici le fuyard du jardin des Olives, le timide apôtre que la dénonciation d'une simple servante faisait pâlir et trembler.

Et tous ses collègues sont changés comme lui. Voyez-les. Quelle divine assurance quand ils paraissent devant le conseil religieux de leur nation ! On leur défend de parler du Christ, de prêcher en son nom. Qu'est-ce qu'ils répondent ? — « Nous ne pouvons pas nous taire. Nous ne pouvons pas ne pas publier ce que nous avons vu et entendu. » Alors on les saisit, on les met en prison, on les bat de verges comme des esclaves ; et, croyez-vous peut-être, ils sortent du lieu de leur supplice abattus, attristés, découragés ? Nullement, mais au contraire enivrés de joie, parce qu'ils ont été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus.

Et ce n'est pas seulement leur courage qui s'est affermi. Leur ignorance s'est dissipée. Ils connaissent maintenant toute vérité. Ils ont la claire vue des choses qui étaient pour eux naguère si obscures. Ils enseignent les plus hauts mystères, et ils en parlent avec une autorité et une netteté qui portent la conviction dans l'esprit de leurs auditeurs. Maintenant ils peuvent parcourir le monde pour annoncer l'Evangile, car ils ont le secret de toutes les vérités que Dieu a révélées pour le salut de l'humanité.

Je vous les dépeignais tout à l'heure comme des hommes attachés aux biens de la terre, ne rêvant qu'honneurs et privilèges. Ils ne sont plus les mêmes. Leur unique ambition maintenant, c'est d'établir partout le règne de Dieu et de lui gagner des âmes.

Quelle transformation ! Est-elle assez radicale, assez complète ? Vous vous demandez sans doute : Mais que s'est-il donc passé ? Qu'y a-t-il eu ? Ceci, m. f. Le matin de la Pentecôte, comme les Apôtres étaient réunis dans le Cénacle, voici que la maison où ils priaient, émus et tremblants, fut tout à coup ébranlée ; et au milieu d'un grand bruit venant du ciel, pareil au mugissement d'une violente tempête, l'Esprit-Saint descendit d'en-haut et vint se reposer sur eux sous la forme de langues de feu.

La voilà donc, la cause de leur transformation. C'est le Saint-Esprit qui, survenant en eux, leur a inspiré ces vives lumières sur les vérités de la religion, ce zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, cette indomptable énergie, cette héroïque intrépidité, ce mépris souverain des tourments et de la mort. Aussi, à dater de ce jour, ce ne sont plus les mêmes hommes. Ils ne comprenaient point : ils voient maintenant. Ils étaient ignorants : ils sont devenus savants. Ils avaient abandonné leur Maître pour sauver leur vie : maintenant ils renoncent à la vie pour rendre témoignage à leur Maître adoré.

Or, cette bienheureuse transformation, voici, m. f., que le Saint-Esprit se prépare, si vous le voulez, à la renouveler en votre faveur. Par plus d'un côté, en effet, vous ressemblez aux Apôtres. Votre foi, comme la leur, est si peu éclairée que le moindre doute, une lecture imprudente, un scandale, que sais-je ? moins encore, pourraient la renverser. Vous n'avez qu'une piété très languissante : ardents pour vos affaires, vous êtes nonchalants quand il faut prier. Le respect humain vous domine : votre pauvre vertu résisterait-elle à l'épreuve d'une moquerie, d'une plaisanterie, d'un sourire ? Il est permis d'en douter. Mais il y aura pour vous aussi, si vous le voulez, une nouvelle Pentecôte, une effusion des dons du Saint-Esprit qui transformera vos âmes, fera disparaître tout ce qu'il y a d'imparfait, de mauvais en elles pour y substituer la magnifique floraison des vertus chrétiennes.

Préparez-vous donc, m. f , à recevoir l'Hôte divin avec tous les honneurs auxquels il a droit. Rappelez-vous ce que firent les Apôtres après l'Ascension de Notre-Seigneur. Pendant dix jours, ils se renfermèrent dans le Cénacle, priant avec ferveur. Vous allez comme eux prendre toute une semaine pour vous recueillir et vous préparer à la venue du Saint-Esprit. Par votre modestie et votre réserve, principalement par votre participation à la neuvaine traditionnelle, montrez que vous avez conscience du grand mystère qu'il veut accomplir

en vous ; par des prières ferventes et répétées, exprimez-lui le désir que vous avez de le recevoir, le besoin que vous ressentez de ses lumières, de son secours, de ses grâces ; laissez-le docilement pénétrer dans vos âmes et les transformer, sans mettre aucun obstacle à ses divines opérations. Ainsi l'Esprit de Dieu fera de vous des saints sur la terre et des élus dans le ciel. Ainsi soit-il.

II

DIVINES TRANSFORMATIONS DU MONDE PAR JESUS-CHRIST ET SON EGLISE

Mes frères,

Une étude intéressante entre toutes est celle de l'influence sociale de Jésus-Christ sur le monde. Permettez-moi donc de traiter ce sujet devant vous. Sans m'embarrasser d'un plus long préambule, voici le principe que je pose et qui dominera tout ce discours. Si Jésus-Christ est Dieu, son apparition ici-bas a dû changer la face des choses ; il doit avoir littéralement coupé en deux les siècles ; et historiquement, entre ceux qui l'ont précédé et ceux qui l'ont suivi, il doit exister un contraste tel qu'un Dieu seul soit capable de le produire. Il faut qu'on ne puisse pas ne pas dire : ce changement si profond et si radical est l'œuvre de l'Ouvrier divin, car il n'y a que lui pour arrêter ainsi brusquement l'épouvantable décadence d'un monde perdu et d'une humanité épuisée, vieillie et pourrie plus qu'on n'ose le dire, et refaire une humanité jeune et vigoureuse, pleine d'espérance et d'avenir !

C'est ce que vous direz, m. f., j'en suis sûr, quand vous m'aurez entendu.

Nous avons à répondre aux deux questions suivantes :

Dans quel état Jésus-Christ a-t-il trouvé le monde quand il y a paru ?

Dans quel état l'a-t-il replacé ?

C'est à l'histoire que j'emprunterai la réponse à ces deux questions, et dans les deux tableaux qui vont se dérouler sous vos yeux, je ne citerai pas un seul détail que vous ne puissiez contrôler vous-mêmes.

I

L'Apôtre S. Paul a écrit ce mot profond : « *Quando venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum.* C'est quand vint la plénitude du temps que Dieu envoya son Fils sur la terre. » En effet, peut-on dire, l'époque où Jésus-Christ apparaît est une époque pleine, trois fois pleine : pleine d'erreurs, pleine de crimes, pleine de souffrances et de larmes.

Les *erreurs* de cette époque sont innombrables, mais toutes se résument en une seule : l'idolâtrie. Vous le savez, Messieurs, à ce moment de l'histoire, l'Empire romain est devenu l'empire du monde civilisé. On est au siècle d'Auguste, au siècle des grands chefs-d'œuvre de l'intelligence humaine. Virgile vient de mourir.

Ces chefs-d'œuvre, nous les possédons : nos meilleurs lettrés les lisent à genoux, tant ils sont merveilleux d'éloquence et de poésie, et tous, ils vous diront que, auprès de ces orateurs et de ces poètes, ils ne savent, eux nos gloires, que balbutier comme de petits enfants.

Or, que sont ces chefs-d'œuvre du temps de Jésus-Christ ? En grande partie des œuvres religieuses. Sous la forme d'histoire, de discours, d'odes ou d'épopées, ils ne traitent guère que de la religion nationale, cette religion romaine qui est devenue, par la vertu de l'épée, la religion de l'univers... C'est donc là, dans ces livres qu'un art savant a rendus immortels, que vous pouvez saisir la pensée et la foi du monde à l'heure où le Christ s'en va prêchant son Evangile dans l'obscure patrie où il lui a plu de naître.

Eh bien ! j'en atteste tous ceux d'entre vous qui ont fait leurs études classiques : jamais contes de fées, inventés à plaisir pour charmer l'ignorante curiosité de l'enfance, furent-ils aussi absurdes que cette mythologie du peuple roi des peuples ?

Sauf chez les Juifs monothéistes, depuis longtemps le Dieu unique, créateur du ciel et de la terre, est oublié. Toutefois, il y a dans toute la création un si évident reflet d'une intelligence divine que l'homme, en contemplant tant de merveilles, ne peut faire autrement que d'adorer encore. Il élève donc encore des autels ; il plie donc encore les genoux ; il a donc encore une religion et un culte. Mais à qui élève-t-il ces autels ? Devant qui ploie-t-il les genoux ? A qui s'adressent cette religion et ce culte ? Puisqu'il éprouve l'irréductible besoin d'adorer, qui adore-t-il enfin ? Ne connaissant plus le Créateur, il adore la création ; il adore ce soleil qui l'échauffe et dont les beaux rayons font germer la vie sous ses yeux ; il adore cette lune à la douce lumière qui guide ses pas dans les ombres de la nuit, il adore ces innocentes étoiles qui resplendissent au firmament ; il adore le tonnerre dont la grande voix le fait frémir d'une sorte d'épouvante sacrée ; il adore l'océan dont la grande immensité l'étonne ; il adore la tempête et la brise, tous ces souffles de ruine ou de caresses qui passent, venus on ne sait d'où, allant on ne sait où ; il adore les fleuves dont les eaux vagabondes lui paraissent vivantes ; il adore les fontaines dont les eaux dormantes, profondes et fraîches, sont pour lui pleines de charme et de mystère ; il adore tous les éléments et tous les phénomènes du monde physique, qu'il ne comprend pas ; ces choses sont devenues pour lui des dieux, c'est-à-dire des êtres animés et surnaturels, des esprits bienfaisants et malfaisants qu'il faut prier et invoquer, dont il faut gagner les faveurs et désarmer le courroux. La nature n'est plus qu'un temple d'idoles, où, suivant la géniale expression de Bossuet, « tout est Dieu, excepté Dieu lui-même. »

Mais, comme ces dieux et ces déesses, de leur vivant, n'avaient pas, en général, brillé par leurs vertus, on s'avisait, — c'était une conséquence forcée, — de diviniser aussi les passions et les vices dont ils avaient donné l'exemple. Je tremble ici de me faire comprendre ; j'oserai le dire pour-

tant : parmi toutes ces divinités du paganisme, les plus populaires, les plus honorées, les plus joyeusement fêtées, celles qui eurent le plus de temples et les temples les plus célèbres, ce furent ces divinités étranges qui s'appelaient la violence, le vol, l'intempérance et l'impudicité.

Incarnation de toutes les faiblesses, de toutes les passions, de toutes les hontes humaines, on mettait sur leur compte les aventures les plus scandaleuses et on les peignait comme les protecteurs du crime. Un poète de Rome suppliait les pères et les mères de ce temps, de ne point mener dans les temples leurs jeunes enfants, de crainte qu'ils n'apprissent de leurs dieux tous les mystères de l'iniquité. C'est qu'en effet toutes ces idoles dont la moitié au moins n'étaient que les symboles du vice sous toutes ses formes, n'étaient dignement honorées que par le vice, et que les cérémonies du culte étaient telles qu'il n'est pas permis de laisser même soupçonner à des chrétiens ce qui se passait dans les arcanes des sanctuaires et sous les arbres touffus des bois sacrés. Ces rites de la glorieuse Rome du temps d'Auguste et de Tibère, Messieurs, ces rites qui se pratiquaient à ciel ouvert dans tout le monde connu au temps de Jésus-Christ, qu'il me suffise de vous en dire ceci : notre Code pénal les eût punis des travaux forcés...

Ce qui me frappe encore, Messieurs, dans cette monstrueuse erreur du paganisme, c'est que les dieux se multipliaient d'autant plus que les statues ou idoles qui les représentaient devenaient elles-mêmes autant de divinités, — non pas de simples images, de purs symboles, comme notre crucifix est l'image de Jésus-Christ et le symbole de son sacrifice, — mais des divinités réelles, qui recevaient pour leur propre compte et l'encens des prêtres et les riches offrandes des peuples. Très sérieusement on prêtait à ces idoles de bois, de marbre ou d'or, les attributs les plus incommunicables de la divinité, tels que la toute-puissance, la connaissance de l'avenir.

Quand S. Pierre vint à Rome, dix ans après la mort de son Maître, il put compter sur les portiques du Capitole, le grand temple de la Majesté romaine, trente mille de ces idoles, trente mille de ces abominables dieux !

Qu'en pensez-vous, Messieurs ? Etait-ce bien dans ce siècle, en apparence brillant, la plénitude des erreurs ?

C'était aussi, et davantage encore, la plénitude des *crimes*. Et je n'entends pas parler ici, — remarquez-le bien — des crimes plus ou moins nombreux commis par des particuliers, mais réprouvés par les lois et par les mœurs publiques. De ces crimes-là, il s'en commet encore, il s'en commettra toujours, tant qu'il y aura des hommes qui ne savent pas résister à leurs passions. Ce que je veux dire et ce que je dis, c'est que c'était la loi, c'est que c'étaient les mœurs publiques, c'est que c'étaient les institutions sociales et familiales qui étaient pleines de crimes.

Ce qu'étaient devenues les mœurs publiques sous l'influence du culte idolâtrique, vous le pouvez pressentir. Une seule pensée les inspirait : jouir. Les jouissances de la sensualité étaient portées à leur plus haut comble ; il y avait dans la dépravation de cette société païenne quelque chose de vaste et de monstrueux dont rien ne peut nous donner l'idée. Il y a des hommes qui ont le génie de l'éloquence, d'autres qui ont le génie des affaires, d'autres qui ont le génie de la politique ; ces hommes-là avaient l'infernal génie de la volupté ; leur organisation sensitive avait acquis une capacité étonnante, et en fait de plaisirs, de fêtes, de spectacles, de festins, de jouissances, c'étaient des géants et nos plus scandaleux viveurs d'aujourd'hui, à côté d'eux, ne sont que des pygmées !

Et comment parler du foyer domestique ? Triste foyer, où l'homme est tout, où l'épouse, la mère n'est rien, rien que l'esclave de la maison, un être inférieur par sa nature, vouée à tous les abandons, à tous les mépris et à tous les outrages, sans droits, sans dignité, qu'on répudie à volonté, qu'on chasse, qu'on reprend, qu'on remplace à sa guise !

Quant à l'enfant, il est à sa naissance tâté comme un animal ; malheur à lui s'il ne promet d'être un jour un robuste rejeton de la race ! Infirme ou seulement faible, il est impitoyablement condamné à mort par le barbare citoyen à qui il doit la vie. Jusqu'à l'âge de trois ans, il est ainsi, de par la loi, à la discrétion absolue de son père ; son père peut le faire tuer ou noyer, plus commodément, il le fait déposer sur le bord du chemin ; pendant la nuit, des bandes de loups descendent de la montagne ou des bois et se partagent en hurlant cette pâture humaine.

Dans la société, autres crimes, même horreur.

Le monde païen se divise en deux classes inégales : d'un côté, les hommes libres ; de l'autre côté, les esclaves. Les esclaves forment les deux tiers de la population. A eux tout le travail, mais le travail sans rémunération, avec le mépris et l'abrutissement. Leurs maîtres ont sur eux, non pas toujours, je l'avoue, en vertu de la législation, — mais toujours en vertu de la coutume, droit absolu de vie et de mort. D'ailleurs, ces hommes, on ne les regarde pas comme des hommes ; ce sont moins que des animaux, ce sont des choses !

Un ami de l'empereur Auguste, grand amateur de poisson, jetait dans ses viviers des esclaves, pour nourrir ses murènes et leur donner un goût plus délicieux.

Un jour, à la table d'un sénateur, un convive dit négligemment qu'il n'a jamais vu mourir un homme. Aussitôt le sénateur appelle un esclave et le tue pour montrer à son ami ce qu'il n'avait pas vu encore !

Un empereur, à la fin de ses repas, tuait ou essayait de tuer un esclave pour juger si l'ivresse avait, complètement ou non, affaibli son bras !

La vie de ces gens-là ne comptait pas. Si un patricien, un riche était assassiné sans qu'on pût découvrir le meurtrier, tous ses esclaves étaient

mis à mort ; quatre cents furent égorgés un jour de la sorte ; c'était la loi. En tout cela on ne voyait ni abus, ni excès de pouvoir, ni injustice ; c'était chose toute simple et l'exercice du droit le plus naturel !

Que dire des combats de gladiateurs, où des milliers d'hommes s'égorgent ou se laissent égorger par les bêtes féroces, pour l'amusement du peuple ?

Vingt mille, trente mille hommes étaient quelquefois dévorés par ces spectacles cruels dans l'espace d'un mois et dans toutes les cités païennes ; tout le peuple se ruait à ces boucheries ! Que dire de la guerre telle qu'elle se faisait alors, guerre sans droit des gens, livrant à la merci du vainqueur des nations entières, et légitimant toutes les barbaries : destruction des villes, dévastation des campagnes, massacre des enfants et des femmes, esclavage ou tuerie des prisonniers ? Que dire enfin de ces empereurs exerçant une domination sans contrôle et sans frein, ne reconnaissant d'autre règle que leur bon plaisir (ou leurs pires plaisirs), pressurant et opprimant les peuples, démons qui se faisaient adorer comme des dieux !

Il faut désespérer de peindre une société pareille, car le vrai ne paraît plus vraisemblable. Quand on entre dans ces temps du paganisme vieilli, qu'on s'y enferme pour les étudier, l'âme éprouve comme une suffocation, tant l'atmosphère est empestée, tant de toutes parts la nature humaine est outrageusement violée !

Qu'en pensez-vous, m. f. ? Etait-ce bien, en ce siècle en apparence si policé, la plénitude des crimes ?

J'ai dit encore que c'était la plénitude des *souffrances* et des *larmes*. « Pauvreté n'est pas vice, » disons-nous aujourd'hui. C'est une maxime chrétienne. Chez les païens, la pauvreté était le plus grand vice, presque le seul vice. Un des plus illustres écrivains du siècle d'Auguste a formulé dans un mot cynique la pensée du monde d'avant Jésus-Christ sur ces pauvres que nous regardons, nous, comme les membres mêmes de Jésus-Christ : « C'est, dit-il, un double crime de les secourir, car, en premier lieu, c'est se priver soi-même et, en second lieu, c'est prolonger leur détresse [1]. »

Les malades ? En guise d'Hôtel-Dieu, savez-vous ce qu'on avait inventé ? A Rome, on les balayait comme une immondice ou on les jetait dans une île du Tibre ; là, ils trouvaient comme tout soulagement un temple dédié à Esculape, le dieu de la médecine. Rien de plus. Mais du moins ils pouvaient mourir de faim et de désespoir sans incommoder leurs concitoyens ! Quant à leur sépulture, les vautours s'en chargeaient !

Tel est, Messieurs, l'état du monde à l'époque de Jésus-Christ. Trois plaies le rongent et le dévorent : l'erreur idolâtrique qui est la religion universelle et qui courbe toutes les nations civilisées aux pieds de dieux abominables ; des crimes qui déshonorent non pas seulement les simples particuliers, mais la famille tout entière ; des souffrances morales et physiques que ne peut adoucir le laisser-aller des mœurs. C'est un grand siècle pourtant, ce siècle d'Auguste ; Rome et l'univers assistent à une floraison magnifique d'hommes de génie. Mais ces hommes de génie, en face de l'erreur, des crimes et des douleurs de leur siècle, sont impuissants ; corrompus comme le peuple de leur temps et attristés par l'irrémédiable décadence dont ils sont les témoins, ils mènent le deuil d'une civilisation et d'un monde. Une telle civilisation et un tel monde sont en effet destinés à périr, car tout y est malade, tout y est pourri, tout se décompose et tombe en ruines ! Eh bien ! m. f., ce monde qui doit périr ne périra pas ; Jésus-Christ va le sauver !

[1] Sénèque.

II

Oui, cette société païenne dont Rome est la reine, cette société corrompue jusqu'aux moëlles, Jésus-Christ l'a refaite. Ecoutez ce qu'il me reste à vous dire ; il n'est rien de saisissant, dans le grand drame de l'humanité, comme cette restauration du monde.

Jésus-Christ n'est plus là ; il est remonté dans sa gloire ; mais sa divine pensée lui survit et anime ses intrépides apôtres. L'Eglise est née du souffle et dans les flammes de son Esprit.

Les apôtres partent pour l'évangélisation des peuples.

Les apôtres ! voici déjà un mot nouveau et une chose nouvelle. Un organe inconnu est créé, une fonction sans précédent est établie : le sacerdoce chrétien. Rien de commun entre ces prêtres et ces pontifes de l'Evangile et ces pontifes du paganisme, ministres des sacrifices sanglants et pourvoyeurs des plaisirs du peuple. Nul rapprochement possible, non plus, avec les lévites hébreux, sages et purs, mais confondus dans la vulgarité de la vie avec le reste des hommes. Dégagé des biens terrestres, comme les anges, le prêtre du Christ est sans racine ici-bas. Il ne vit que pour transmettre à ses frères les oracles divins. Car c'est là sa mission ; il *parlera*. Contrairement aux prêtres païens qui gardaient jalousement les secrets du sanctuaire, enchaînant sur leurs lèvres la vérité captive, ou ne la révélant qu'aux seuls initiés, il doit marcher, voyager, semer la doctrine, éclairer les hommes et former leurs mœurs selon les volontés de Dieu. Il faut qu'il prêche sur les toits, sur les places publiques, dans les campagnes comme dans les villes, à l'indigent comme au riche, et il lui est défendu de s'arrêter.

De la lumière partout à torrents ! Alors que deux ou trois chaires seulement, où des philosophes se vantaient d'enseigner la sagesse, s'élevaient dans le monde, il y en aura des milliers sur la surface du globe, et elles parleront toutes les langues. Des enfants, en répétant les mots du catéchisme, se montreront instruits de ce qui tourmentait la curiosité de Socrate, de ce que Platon eût estimé glorieux de savoir ; ils murmurent dans un langage simple et sans se douter

qu'ils en pourraient être fiers, les plus augustes secrets des choses et de la constitution du monde.

Partout vont se fonder des communautés chrétiennes, et l'ensemble de ces communautés unies dans une même foi va former — encore un mot nouveau, Messieurs — cette société aujourd'hui répandue sur toute la terre : l'Eglise catholique !

Du Cénacle où ils ont reçu l'Esprit, les confidents du Maître divin ont porté sur tous les rivages la même parole et la même foi. Deux d'entre eux sont venus au siège même de l'empire : Rome a vu et entendu Pierre ; Rome a vu et entendu Paul ; à présent l'Eglise chrétienne et catholique est l'Eglise romaine.

Et maintenant voyez : la face du monde change, la vérité religieuse transforme et transfigure les âmes et la société elle-même de fond en comble. Un seul Dieu, un seul Jésus-Christ, un seul baptême, une seule foi règnent où régnait l'idolâtrie.

Cependant, une croyance raisonnable et pure, c'était déjà beaucoup, mais il fallait changer les mœurs publiques en changeant les âmes.

C'est encore la parole de Jésus qui produit le miracle.

Jusqu'à lui, fascinés par les apparences, les hommes s'étaient imaginé que la vie la plus réelle était la vie d'ici-bas. Ils s'imaginaient qu'il n'existait rien de si vivant que ce monde où ils rencontraient le bruit, le mouvement et l'action. Ils identifiaient même si profondément le monde avec la vie, que pour eux, y entrer, c'était vivre ; le quitter, c'était mourir pour tout de bon ! Après Jésus, les hommes cherchent la vie éternelle, c'est-à-dire la vie d'efforts, de vertu et d'amour sur la terre, et la vie divine par delà le tombeau. Dès lors, les regards s'élèvent, les aspirations et les désirs s'envolent au-dessus des contingences, et les âmes, déprises des biens passagers, s'attachent au bien dans le présent et aux joies pures du ciel dans l'avenir. Une flore d'âmes admirables germe et s'épanouit à son souffle.

Ne croyez pas toutefois que cette grande révolution intellectuelle et morale se soit accomplie toute seule ; il a fallu y mettre des paroles et des sueurs, plus même que des paroles et des sueurs : du sang. Le paganisme, qui se sent menacé, recourt à la persécution, et quelle persécution ! Mais, chose inouïe, la persécution fait plus pour la conversion du monde que la prédication. Faites des édits sanguinaires, tyrans ; tuez, bourreaux ; brûlez, tortionnaires : le sang des martyrs devient une semence de chrétiens ! La semence est abondante, c'est vrai : dix millions de martyrs en moins de trois siècles ! Mais aussi, quand l'orage s'apaise enfin, essayez de compter les millions de chrétiens : vous ne le pouvez plus...

Les Barbares, qui, leur lourde épée à la main, veillent aux frontières de l'empire, peuvent venir maintenant ; l'idée de Jésus-Christ, qui a vaincu tant de nations vieillies, vaincra ces peuples jeunes à leur tour. Dans ce monde romain dont ils triompheront, ils respireront le christianisme ; ils se convertiront, eux aussi, et d'un heureux mélange des civilisés et des hordes sauvages naîtront les nations modernes. Avec le nom de Jésus-Christ, un enseignement divin a circulé à travers les hordes frémissantes et les a jetées à genoux, ayant appris la pitié avec l'adoration, et quand elles se relèveront, il n'y aura plus de Vandales exterminateurs de peuples, il n'y aura plus de Visigoths plus féroces que des tigres ; il n'y aura plus de Francs plus durs que le fer de leur lance ; il n'y aura plus de Huns farouches, fléaux de Dieu ; il n'y aura plus que des peuples chrétiens, peuples aux noms divers, mais de même foi et de même âme !

Le monde sera transformé pour de longs jours, pour toujours. Comment ? Les mœurs s'adouciront et s'épureront. Les grandes plaies de la société antique peu à peu se fermeront : il n'y aura plus d'esclaves ; la femme, en souvenir de la Mère de Jésus, reprendra sa juste place et ne sera plus la créature humiliée et écrasée qu'elle a été aux siècles anciens ; les enfants, soumis aux caprices parfois meurtriers de leur père, deviendront, même infirmes, surtout infirmes, des êtres sacrés, en souvenir de l'Enfant divin de Bethléem et de Nazareth ! La famille reposera sur une base nouvelle et le foyer deviendra une sorte de sanctuaire. L'autorité prendra un caractère plus humain, l'obéissance n'exclura plus la liberté ni la fraternité. Des vertus fleuriront qu'on ne connaissait pas : la charité, le dévouement, la chasteté, la justice. Des institutions surgiront pour le bien matériel et spirituel des déshérités de la vie. La pensée s'élèvera et rajeunira la philosophie, les lettres et les arts. L'idée de perfection entrera dans le monde et le Progrès deviendra possible.

Jésus-Christ disparu fait un plus grand miracle que tous ceux qu'il fit vivant. Il avait ressuscité Lazare, le fils de la veuve de Naïm, la fille de Jaïre : une résurrection plus prodigieuse est offerte au monde agrandi : celle de la pauvre vieille humanité, hébétée de corruption et de servitude, qui s'est levée du tombeau à la voix d'apôtres tenant une croix. Il n'y a de civilisation, même à l'état d'ébauche, que là où le christianisme a passé.

Seul un Dieu a pu accomplir une pareille révolution.

* *

En résumé, Jésus-Christ se présente à nous dans l'histoire comme le Créateur d'un monde nouveau. A l'heure où il paraît, les peuples même les plus civilisés marchent en titubant sous le triple joug de l'idolâtrie, du crime et de la douleur, et telle est la décadence de l'humanité qu'on sent à la vivacité et à la profondeur de ses plaies que c'est une humanité moribonde. Jésus-Christ paraît, il parle, il expire sur une croix ; ressuscité, il envoie ses apôtres porter l'Evangile à toute nation : cette humanité moribonde reprend vigueur, l'idolâtrie est vaincue et, sur toute la surface de la terre, le Dieu unique est adoré en esprit et en vérité, le crime fait place à la vertu, la liberté des âmes est conquise et les horizons de l'avenir se dorent à la clarté des immortelles espérances.

Tous sans doute ne se soumettront pas à sa doctrine rénovatrice. Il y aura des peuples qui s'en laisseront difficilement pénétrer : telles la Chine matérialiste, les Indes idolâtres, certaines hordes sauvages. D'autres en déchireront le tissu divin pour en prendre un morceau et laisser l'autre : tels les hérétiques et les schismatiques. D'autres, en pleine société chrétienne, lui refuseront leur crédit et leur foi : tels nos modernes sectaires. Mais partout où un rayon de la vérité du Christ aura lui, l'intelligence publique sera surélevée; elle jettera un reflet de sa beauté et de sa pureté sur ceux-là mêmes qui la combattront, et si bas que l'humanité puisse tomber désormais, par la vertu du Christ, jamais elle ne s'avilira plus aux turpitudes grossières et grotesques des temps anciens. Où le Christ passe, quelque chose est détruit qui ne renaîtra pas, quelque chose est fondé qui durera éternellement.

Vous me dites : « L'influence de l'Evangile, de ce germe divin qui y est contenu, s'est épuisée. Voyez notre société contemporaine : elle se meurt de ses vices dans des convulsions si graves qu'on se demande si elle survivra. » Moi je vous dis : — Regardez ce qu'il reste encore de vertus au milieu de nous ! Non, non, la sève chrétienne n'est pas épuisée dans ce pays. Il y a d'ailleurs, dans le christianisme, une force intarissable de renouvellement, une puissance d'excitation et de soulèvement moral qui n'a jamais été complètement exploitée. Un moment vient où elle s'éveille : et c'est si beau que le monde en est stupéfait comme d'une merveille.

M. f., ne nous décourageons jamais, bénissons plutôt Celui qui a rajeuni le vieux monde de ce qu'il a fait, et de ce qu'il fera pour sa gloire et le salut de nos âmes et des âmes de nos enfants. Ainsi soit-il.

III

AVANTAGES QUE PROCUREREAIENT A LA SOCIÉTÉ LES ENSEIGNEMENTS DE LA RELIGION CHRÉTIENNE S'ILS ÉTAIENT MIS EN PRATIQUE

> ***Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ.***
>
> **La piété est utile à tout, car à elle ont été promis les biens de la vie présente et ceux de la vie future.**
>
> **(I Tim., IV, 8).**

Mes frères,

En plaçant l'homme sur la terre, Dieu ne l'a pas condamné à vivre dans la solitude et l'isolement. Il a mis dans son âme des aspirations à la vie sociale et, aux premiers jours du monde, il lui donna une aide et une compagne en disant qu'il n'était pas bon que l'homme fût seul (Gen., II, 18). Par cette union admirable qui ne fait qu'un de deux volontés et de deux cœurs se trouvait constituée la première société, principe et modèle de toute société humaine. C'est pourquoi, si haut que l'on remonte dans l'antiquité, trouve-t-on des sociétés commencées, ou déjà avancées, ou entièrement développées.

Mais de même que des liens rattachent l'homme à Dieu son Créateur, ainsi des rapports doivent exister entre la société et Dieu son premier auteur : l'ensemble de ces rapports constitue la religion. Ces relations sont nécessaires pour maintenir l'équilibre entre le monde surnaturel et le monde matériel, entre Dieu et l'homme; si elles viennent à être brisées, cet équilibre étant rompu, tout se trouble dans la société, la confusion et l'anarchie remplacent l'ordre et l'harmonie. Et voilà pourquoi on n'a jamais vu sur la terre un peuple policé qui fût complètement athée, qui subsistât sans aucune croyance, et ceux en qui on a découvert le moins de vestiges de religion étaient en même temps les plus barbares et les plus voisins de l'état des animaux. Et quand, dans cette religion, tout est vérité et que sa morale est pure, quelle puissante influence n'a-t-elle pas pour le bonheur des peuples aussi bien que des individus !

Se pourrait-il, m. f., que tous les peuples de tous les temps eussent ignoré les premiers éléments de la vie sociale et se fussent accordés à regarder comme nécessaire ce qui ne serait pas même utile ? Si l'expérience des siècles est d'un grand poids, c'est bien, il faut le dire, en cette matière. Et Dieu, d'ailleurs, qui a fait le cœur de l'homme, a-t-il pu méconnaître ce qui est indispensable à son bonheur et à sa perfection ? Or il nous dit par la bouche de son Apôtre que le respect, l'amour, l'obéissance et le dévouement envers lui, la piété en un mot, est utile à tout, puisqu'elle a reçu les promesses de la vie présente et celles de la vie future : « *Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ.* » La religion est donc le fondement le plus solide de la société, et par ses enseignements, quand ils sont suivis, en faisant régner la concorde et la paix, elle fait aussi le bonheur, la grandeur et la prospérité des peuples.

I

Dieu, m. f., a des droits imprescriptibles sur l'homme considéré comme individu; celui-ci, de plus, fait partie d'une société dont chaque membre est soumis à son autorité souveraine ; d'où il suit que l'être collectif qu'on appelle la société est lié à l'égard de Dieu par des obligations aussi étroites et aussi sacrées que celles qui s'imposent à l'homme isolé. La Sainte Ecriture, en effet, nous apprend que la terre et tous ceux qui l'habitent, individus ou sociétés, appartiennent au Seigneur et que c'est pour sa gloire qu'il a tout créé. « *Domini est terra et plenitudo ejus, orbis terrarum et universi qui habitant in eo.* » (Ps. XXIII, 1). Mais cette gloire que Dieu s'est réservée comme fin de la création, cette gloire à laquelle il a droit et dont il est jaloux, comment lui sera-t-elle procurée, sinon par un culte public d'hommages et d'adorations, c'est-à-dire par un culte émanant de la société qui reconnaît ses devoirs à l'égard du Souverain Maître et qui tient à les remplir ? La religion n'est donc pas destinée, comme on vou-

drait le faire croire de nos jours, à rester cachée dans le secret du cœur. Sa mission est de procurer positivement l'honneur et la gloire de Dieu, et pour cela il faut le culte ostensiblement pratiqué, le culte public proprement dit. Si ce culte venait à disparaître, la religion n'aurait plus une existence réelle, puisque les liens qui rattachent la société à Dieu et qui constituent essentiellement la religion étant rompus, Dieu ne régnerait plus socialement.

Aussi n'a-t-on jamais trouvé de vrais législateurs qui aient voulu fonder une société sans religion. Chose frappante, au XVIIIe siècle, malgré l'esprit d'innovation dont ils étaient imbus, les quelques écrivains qui, par leurs talents, ont jeté un éclat extraordinaire, ont été unanimes à rendre hommage à l'heureuse influence du christianisme, en reconnaissant du même coup dans l'absence des croyances et des pratiques religieuses la cause de la décadence de notre société. L'un d'eux, le plus extravagant de tous, dans celui de ses écrits où il s'exprime en apôtre fougueux de la liberté la plus illimitée, demandait qu'on dressât une formule de foi civile par laquelle tout citoyen ferait serment de professer le dogme de l'existence de Dieu, de la Providence et de la vie future. Il prétendait que celui qui refuserait d'y souscrire devait être banni comme dangereux pour la société, et que celui qui, après avoir prêté ce serment, s'y montrerait infidèle, devait être puni de mort. L'écrivain en question n'est autre que J.-J. Rousseau.

Que penser après cela, m. f., des soi-disant philosophes de nos jours qui, ne rêvant que le perfectionnement de l'ordre social, dirigent vers ce but toutes leurs recherches et tous leurs efforts ? Que, dans le champ des sciences naturelles, des faits nouveaux, des phénomènes non encore observés viennent détruire des opinions jusqu'ici accréditées, on le conçoit sans peine. Mais peut-il en être ainsi pour ce qui regarde l'ordre social établi pour tous les hommes, objet habituel de leurs réflexions, nécessaire en même temps à leur bonheur et à leur perfection ? N'est-ce pas témérité de s'élever contre ce que la terre a de plus grands hommes, des plus versés dans la politique, des plus habiles à gouverner les peuples ? Je le sais, nos penseurs modernes prétendent avoir des lumières plus pures que le reste de l'humanité et connaître beaucoup mieux les vrais fondements de l'édifice qu'ils veulent reconstruire ; et cependant, avec toutes leurs théories, il faut le constater, ils se montrent si étrangers à la connaissance du cœur humain qu'ils ne sentent même pas que la religion est l'élément primordial, absolument nécessaire, au point que, sans elle, les lois et les institutions manquant de stabilité, la société n'est plus que l'anarchie.

C'est bien là l'égarement d'un orgueil qui s'aveugle lui-même et qui, abandonné à son sens réprouvé pour avoir dédaigné les lumières de la foi, se précipite dans les plus honteuses ténèbres. Quiconque veut établir un fondement social autre que celui qui a été posé par le Créateur, entreprend une œuvre insensée. Du haut des cieux où il habite, Dieu se rit de ces folles tentatives et il en brise les auteurs comme un vase d'argile. « *Qui habitat in cœlis irridebit eos... et tanquam vas figuli confringet eos.* » Ps. II, 4, 9).

D'ailleurs, à ne consulter que la raison, la religion n'apparaît-elle pas comme la sauvegarde de la morale et la morale, à son tour, comme la sauvegarde des lois ? Aux yeux des peuples, les dépositaires du pouvoir ne doivent-ils pas être revêtus d'un caractère auguste et sacré, parce qu'alors le respect qu'on leur porte, en assurant l'obéissance, assure aussi le repos des familles et prévient les révoltes dans la société ? Les lois émanant de l'autorité ne doivent-t-elles pas être respectées de ceux à qui elles s'imposent ? Mais, je vous le demande, d'où peut venir à l'autorité et à la loi cet empire sur les cœurs, sinon de la religion qui nous présente les puissances comme établies de Dieu pour le bien commun et les lois comme des règles qui entrent dans les vues de la divine Providence pour diriger les actions des hommes ?

Que nous dit encore la raison ? C'est que les lois humaines défendent plutôt les crimes qui troublent l'ordre public qu'elles ne prescrivent des actes de vertu. Ne réglant que les dehors de l'homme, elles sont impuissantes à pénétrer dans le cœur pour y détruire le mal dans sa racine. Et pourtant, que de devoirs dont l'accomplissement se lie étroitement au bonheur et à la prospérité des familles particulières et par conséquent au bien de la grande famille qui est la société ! Que de vices, que de délits pourtant très funestes qui ne sont pas du ressort des lois ! Ces vols et ces injustices qui se commettent dans l'ombre et sans témoins, ces fraudes si cachées et si communes dans le négoce et l'industrie, cet égoïsme qui est sans pitié pour le malheur, ces lectures immorales qui empoisonnent le cœur et excitent les vilains appétits, cette intempérance qui énerve à la fois l'âme et le corps, cette débauche qui porte la honte et la discorde dans la vie domestique, ces scandales qui corrompent les bonnes mœurs, ces lâches délations qui noircissent l'homme de bien et sèment la division, voilà la plaie des familles, voilà le poison qui mine lentement une société et prépare sa ruine.

Or, m. f., à tous ces maux, la religion n'est elle pas le remède le plus efficace et le plus universel, puisque toujours on les voit s'accroître à mesure que le frein religieux se relâche ? Si florissante qu'elle soit en apparence, une société qui n'est pas soutenue par l'influence de la religion, ressemble à ces édifices qui, malgré leurs dehors réguliers et pompeux, touchent à une ruine prochaine, parce que les fondations sont mal assises ou parce que le temps a usé le ciment qui en unissait les diverses parties.

Nous pouvons donc bien dire à ces hardis novateurs qui s'attribuent la mission de chasser Dieu de la société : « Commencez par arracher l'orgueil du cœur de l'homme instruit, l'égoïsme du cœur

du riche, la concupiscence du cœur du voluptueux, la perfidie et la haine du cœur du méchant, l'ambition du cœur de l'intrigant, la jalousie et la convoitise du cœur du pauvre ; en un mot, arrachez toutes les passions du cœur de l'homme, et alors peut-être il vous sera permis de tenter la réalisation de ce rêve que vous caressez : un état social sans Dieu. »

II

Ce qui fait la faiblesse des sociétés et ce que l'on peut regarder pour elles comme le suprême danger, c'est la division qui a son principe dans l'erreur, son impulsion dans la haine et son action dans une révolte qui ne respecte rien. Aussi, quand une société est travaillée de la sorte, elle est destinée à périr fatalement, à moins que chacun de ses membres ne s'applique dans sa sphère à vaincre le mal par le bien, c'est-à-dire l'erreur par la vérité, la haine par l'amour et la révolte par le respect de l'autorité qui vient de Dieu.

De nos jours, hélas ! l'erreur a acquis une puissance incomparable : elle s'attaque avec une audace infernale non pas seulement aux dogmes catholiques, mais aux vérités fondamentales de la raison humaine. Ce qu'elle veut détruire, c'est le christianisme et l'Eglise sans doute, mais, avec eux, l'ordre social tout entier. Chaque jour elle répète aux multitudes aveuglées que l'âme est une chimère, que le devoir se confond avec l'intérêt et la jouissance, que le vice et la vertu sont des produits naturels de l'activité humaine, que Dieu c'est le mal et que la propriété c'est le vol.

Pour réagir contre ces doctrines erronées qui sont évidemment la source première de la discorde sociale, il faut faire pénétrer les grandes vérités dans l'âme du peuple. Mais qui donc accomplira cette tâche difficile ? Sera-ce la philosophie avec ses nuages, ses incertitudes et ses contradictions ? Qu'a-t-elle fait jusqu'à présent pour la moralisation des masses et le salut des sociétés ? Comment voudrait-on que ces multitudes que le travail dévore lisent les écrits des académiciens et les démonstrations des prétendus savants ? Comment voudrait-on qu'elles arrivent à comprendre une philosophie qui souvent ne se comprend pas elle-même ? Ce qu'il faut au peuple, ce n'est pas la parole des rhéteurs, c'est l'éloquence ardente, les cris de l'âme de l'Apôtre. Seule, la religion chrétienne qui possède la vérité peut détruire de telles erreurs. Amenez le peuple au pied de la chaire d'où cette vérité descend avec une autorité que la science n'obtiendra jamais, et bientôt, au milieu du silence et du recueillement de l'assemblée, la parole intime de Celui qui est venu du ciel pour instruire toutes les nations et qui est lui-même la vérité pénétrera jusqu'à son âme. Et si ce peuple joint les mains dans la prière, la religion lui apparaissant alors dans la céleste beauté de ses cérémonies sacrées, il s'y attachera, et la paix et la joie rentreront dans son cœur.

Car il faut de toute nécessité vaincre la haine, m. f., et la seule puissance capable de nous donner cette victoire, c'est la puissance de l'amour divin. Partout dans notre malheureuse société on trouve la haine, une haine obstinée et diabolique : la haine de la vertu, la haine de la gloire, la haine de la richesse, la haine de l'ouvrier contre le patron, la haine du serviteur contre le maître, de celui qui n'a rien contre celui qui possède, la haine de tout ce qui rappelle le passé, de tout ce qui tient encore debout au milieu de nos ruines.

A cette haine barbare la religion oppose une loi toute de charité et d'amour. Elle rappelle aux hommes que le Sauveur du monde leur a fait un commandement de s'aimer les uns les autres, qu'à cette maxime de la sagesse antique : « *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît,* » il ajoute le précepte d'aimer même ses ennemis et de prier pour ses persécuteurs, ce qui est la perfection de la charité. Elle leur rappelle encore que le Fils de Dieu a demandé pour tous ses disciples, pour tous les fidèles chrétiens, ce qu'il a demandé pour ses apôtres. Il veut qu'ils soient un, c'est-à-dire qu'ils aient les mêmes pensées, les mêmes sentiments et qu'ils ne forment tous qu'un cœur et qu'une âme.

Pour cimenter cette union parfaite, le prêtre chaque jour renouvelle sur l'autel le sacrifice qui a sauvé le monde ; Dieu se donne à tous avec la plus touchante prodigalité dans le sacrement qui est le chef-d'œuvre de son amour. L'infortuné qui gagne à la sueur de son front le pain amer de l'indigence reçoit comme le riche le pain de vie et d'immortalité. Le sang et la chair du Sauveur sont le gage de la grande et éternelle communion des âmes qui aura lieu dans les ravissements de la patrie céleste et dans les extases du bonheur. C'est ainsi que la religion incline tous les hommes dans les mêmes prières et sous l'autorité des mêmes enseignements, qu'elle les rapproche à la Table sainte, et que ces assemblées de la terre sont l'image de cette assemblée de l'Eglise du ciel où les plus pauvres et les plus méprisés seront rassasiés dans la gloire et où les haillons deviendront resplendissants : « *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* » C'est ainsi enfin que par la religion est réalisée l'égalité seule vraie, seule durable : l'égalité de tous les hommes devant Dieu.

Qui ne répète cette plainte chaque jour : « La révolte est partout, le mépris monte, l'autorité s'en va » ? La révolte, en effet, s'étend de la famille à l'atelier, de l'atelier à la cité, de la cité à la nation et les pousse sur le bord de l'abîme.

Eh bien ! qui rendra à l'autorité son prestige ? Qui triomphera de la révolte, sinon le respect de l'autorité suprême d'où découlent toutes les autorités de la terre ? Et quelle autorité sera respectée par un peuple qui ne veut pas de Dieu et qui méconnaît sa souveraine Majesté ?

Quoi ! tandis qu'un père insensé donne à sa famille l'exemple de la profanation de la loi de Dieu, il prétendrait imposer à ses enfants le joug de son autorité et de ses moindres désirs ? Quoi ! tandis que le négociant, le chef d'atelier impose à ses employés la violation des droits de Dieu, il s'étonnerait de sentir tout à coup le pouvoir lui

échapper, il s'étonnerait de voir tout à coup ses ateliers vides et les richesses accumulées par un travail sacrilège livrées à la fureur des multitudes qui ont appris de lui le mépris des devoirs les plus saints et des lois les plus augustes ? Quoi ! tandis que les chefs des peuples laissent par erreur et par faiblesse transgresser les préceptes divins, ils s'étonneraient que l'anarchie menaçât toutes les constitutions et tous les gouvernements de la terre ? Quoi ! ce mépris qui s'élève jusqu'à Dieu, on ne voudrait pas qu'il descendît jusqu'à l'homme, jusqu'au père de famille, jusqu'au maître, jusqu'au législateur et à toutes les autorités de ce monde ? Mais c'est un rêve insensé, car le mépris appelle le mépris et la révolte appelle la révolte.

Ah ! prenons garde que ces profanations, ces violations qui détruisent le prestige de l'autorité, qui condamnent le peuple à l'erreur, qui l'abandonnent aux conseils de la haine et aux horreurs du désespoir, prenons garde qu'elles ne se retournent un jour contre nous. Ces multitudes auxquelles l'impiété a enlevé Dieu qui leur apprenait à sanctifier leur travail et à bénir leurs souffrances, ces multitudes qui n'admettent plus que le culte de la matière et qui ne croient plus qu'à la souveraineté du nombre et au droit de la force, se diront : « Il n'y a plus de maître en réalité, il n'y a plus de justice, plus de vertu, tout cela n'est qu'un vain mot. Nous sommes les plus nombreux et les plus forts ; écrasons cette société qui nous opprime. »

Qu'opposerez-vous, je vous le demande, m. f. ? Qu'opposerez-vous à la justice de Dieu outragé et à la logique inexorable du peuple ? Peut-être vous préparerez des lois et des constitutions ; mais si vous n'y faites pas pénétrer la sève divine, le souffle de la révolution les emportera comme des branches mortes et des feuilles desséchées. Vous multiplierez vos légions destinées à maintenir l'ordre. Le Dieu des armées, dans sa vengeance, si vous le méprisez, peut les disperser et les anéantir. Vous reconstruirez vos forteresses, mais qu'importe si derrière vos frontières et vos remparts, ne veille pas un peuple qui croit et qui prie ? « *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* » Vous relèverez les monuments de notre gloire nationale, mais qu'importe, si vous ne relevez pas les âmes dans la moralité, dans l'honneur et dans la vertu ? Vous proclamerez la liberté, et comment existera-t-elle sans le respect de l'autorité et des lois, si la faculté de servir Dieu est refusée ? Vous invoquerez la sagesse et l'épée pour défendre, protéger l'ordre commun menacé de toutes parts ; mais, abandonnées à elles-mêmes, la sagesse sera confondue et l'épée se brisera dans la main qui la porte... Ah ! rendez plutôt la société à Dieu, rendez Dieu à la société, puisque seul il peut la sauver et que jusqu'à ce jour seul il l'a sauvée !

III

Pour la société comme pour l'individu, m. f., sans la paix il n'y a pas de bonheur possible. Or, la religion qui est toute paix et charité, par les vertus qu'elle commande et fait pratiquer, étouffe tous les germes de discorde, provoque l'accomplissement de tous les devoirs, assure le respect de tous les droits, la sécurité de tous les intérêts et procure par conséquent le bonheur à la société qui est soumise à son bienfaisant empire.

Là toutefois ne se borne pas son heureuse influence : elle régénère et élève encore les peuples, car la justice, nous dit l'Esprit-Saint, élève les nations, tandis que le péché rend les peuples misérables. « *Justitia elevat gentes, miseros autem facit populos peccatum.* » (Prov., XIV, 34). La justice, il ne faut pas l'oublier, est le résumé de tous les devoirs et de toutes les vertus, puisqu'elle consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû, à Dieu par conséquent le culte et l'honneur auxquels il a droit ; et dans ces rapports de respect, de soumission et d'union avec Dieu, les âmes se fortifient et grandissent. Le péché, au contraire, qui méconnaît le droit de Dieu, puisqu'il est une désobéissance, une révolte à son égard, affaiblit, dégrade les âmes et prépare ainsi la ruine de la société.

Aussi, ce qui nous manque en France pour redevenir un grand peuple, ce n'est pas la gloire, car nous en avons eu assez pendant bien des siècles pour souffrir qu'elle soit un instant obscurcie ; ce n'est pas la victoire : tôt ou tard elle revient au drapeau que porte d'un bras vaillant une nation qui est digne d'elle ; ce n'est pas la richesse, car nous pouvons donner notre or par milliards sans être encore réduits à l'indigence ; ce n'est pas non plus la vérité, car elle illumine toutes nos ruines. Ce qui nous manque, c'est la grandeur morale qui découle de la vertu et qui disparaît avec l'abaissement des caractères, avec l'avilissement des âmes.

Et qui donc peut accomplir cette œuvre difficile de la régénération des âmes, sinon la religion qui, tandis que tout au dedans de l'homme et autour de lui étend le règne des appétits et de la matière, vient répondre avec un parfait à-propos aux tendances spirituelles de son être en lui rappelant la patrie éternelle ? Elle jette par là dans l'âme de l'homme des clartés divines, elle purifie son cœur, le fortifie et l'arrache à la boue de la terre pour l'élever vers l'infini qui est sa destinée.

Mais comment trouver du ressort à ce point de vue chez un peuple pour lequel les âmes ne comptent plus ? Toute son activité, toutes les ressources de son industrie, toutes les puissances de son génie semblent se concentrer dans le sombre et étroit horizon des progrès matériels ; son ambition suprême est de multiplier ses jouissances et d'entasser des richesses. Chez un peuple de ce genre, c'est forcément la dégradation qui s'opère. Les oscillations de la Bourse ont remplacé les joies et les angoisses du patriotisme. Les arts sont sans éclat, dans le vrai sens du mot ; la littérature n'est plus qu'un marché, les convictions se vendent et les consciences sont au plus offrant. Sur ce territoire où vivait jadis un grand peuple, un peuple généreux, qu'arrive-t-il ? Les cœurs ne battent plus qu'au son d'un vil métal, et comme l'a dit un spi-

rituel écrivain : « Les machines ont presque des âmes, et les âmes ne sont plus que des machines ! »

Et en effet, si le corps est tout, si les intérêts matériels doivent dominer notre vie, la croyance à l'existence de Dieu, à l'immortalité de l'âme, à sa liberté et à sa noblesse est à jamais détruite ; il n'y a plus ni morale, ni vertu, ni devoir, car la loi morale a sa force et sa sanction en Dieu seulement, en Dieu législateur, juge et vengeur. Supprimez-le et avec lui vous supprimez tout.

Regardez, m. f., regardez de près l'âme de cet homme qui n'a pas une pensée vers le ciel, pas une prière pour faire descendre sur son front les bénédictions de Dieu. Toutes les barrières sont tombées une à une devant ses passions en révolte ; toutes les souillures sont sur son âme, tous les vices dans sa volonté, toutes les infamies dans sa vie C'était peut-être le fils de nos montagnes, il avait quitté son village vous apportant, avec la vigueur de ses vingt ans, la pureté de sa jeunesse et l'énergie de sa foi. Dans vos ateliers et vos usines, il a trouvé la liberté du blasphème et de la débauche, et il n'a pas trouvé la liberté de mettre à profit les conseils de sa mère. La chasteté s'est enfuie de son cœur, l'indifférence l'a livré comme une victime à l'impiété ; l'impiété et la corruption ont mis sur son front, avec des rides prématurées, la pâleur de la mort. Enfant de nos montagnes, le regard de ta mère, hélas ! ne te reconnaîtrait plus !

Pénétrez encore au foyer de cette famille où l'on ne croit plus : vous y verrez toutes les tyrannies et tous les désespoirs. Cet ouvrier qui ne sait pas trouver un instant pour rendre à Dieu ses devoirs est fidèle par contre au rendez-vous de l'orgie ; là il dépense en quelques heures le salaire de la semaine entière. Il rentre furieux, violent, souvent abruti par la boisson, dans cette mansarde où il trouve sa femme épuisée par les privations et les souffrances, avec ses enfants qui pleurent en demandant du pain. Voilà comment se forment, au milieu de nous, des familles avilies et des races dégradées ; voilà comment se transmettent non plus la vigueur du corps et l'héritage des vertus, mais, avec des traditions de déshonneur, un sang appauvri qui s'en va à travers les générations, comme un fleuve qui laisse chaque jour une partie de ses flots à la fange du rivage.

Que dans un jour de danger la patrie menacée fasse appel au dévouement de ses enfants, quel secours trouvera-t-elle pour sa défense dans ces malheureuses familles ? Elle n'y trouvera que des âmes sans courage et des bras énervés ; il faut autre chose pour faire une armée capable de barrer la route à l'ennemi et remporter la victoire.

Les merveilles de l'industrie, les prodiges du progrès matériel, non, la religion ne les maudit pas, mais à la condition qu'elle puisse dire à l'ouvrier qu'il est l'imitateur et l'associé du Fils de Dieu dans son labeur obscur et ingrat et qu'elle ait la liberté de sanctifier, de transfigurer, de diviniser par son action bienfaisante les souffrances dont elle est témoin. Ce qu'elle déplore, c'est de voir, à une époque où l'on crie tant contre l'esclavage et la tyrannie, le joug déshonorant que l'impiété fait peser sur les pauvres et les faibles ; c'est de voir reparaître parmi nous la servitude antique avec cette avidité qui ne connaît pas de repos, avec ses dégradations qui font frémir, avec son oubli des âmes, son mépris de la vie humaine, avec toutes les horreurs enfin de la tyrannie la plus odieuse.

Quel plaisir à entendre, dans la circonstance, le plus illustre de nos économistes français, Le Play, constater, après une vie consacrée tout entière à l'étude et à l'observation, qu'à tous les âges de l'histoire les peuples les plus fortement pénétrés des croyances religieuses se sont rapidement élevés au-dessus des autres par la vertu et le talent, comme par la puissance et la richesse ! Avant lui déjà Montesquieu, dans son ouvrage si apprécié *L'Esprit des lois*, s'écriait : « Chose admirable ! La religion chrétienne, qui ne semble avoir pour objet que la félicité de l'autre vie, fait encore le bonheur des hommes en celle-ci. »

Vous le voyez, m. f., Dieu et les hommes, l'expérience, la raison et la foi, tout se réunit pour nous convaincre de la nécessité de la religion pour la stabilité, le bonheur et la prospérité de la société. Si maintenant nous sommes affaiblis, allons à Dieu qui refait les nations : « *Et ego reficiam vos.* » Il nous refera dans la foi, dans la puissance que donnent la vérité, l'union et les fortes vertus.

En replaçant Dieu à la base de l'édifice social, nous aurons posé un fondement inébranlable, nous épargnerons à notre malheureux pays ces secousses périodiques qui l'agitent et l'épuisent, et nous détournerons ces catastrophes plus terribles encore qui le guettent et qui finiraient par amener une ruine complète.

Cette œuvre de notre régénération sociale est assurément une tâche grande et difficile, mais elle n'est pas au-dessus de nos forces ; elle est l'œuvre de tous, elle peut être accomplie par le dévouement de tous. Commençons, chacun en particulier, par établir le règne de Dieu dans notre cœur, par l'observation exacte et fidèle de nos devoirs de chrétiens. Que le père de famille, au foyer domestique, par ses exemples, enseigne à ses enfants la religion qu'il doit tenir à respecter le premier. Que la mère leur apprenne à joindre les mains pour la prière, à tout attendre de la bonté du Père que tous nous avons aux cieux, et à ne craindre qu'un mal, le péché. Que le chef d'atelier se montre le père des ouvriers qui sont sous ses ordres ; qu'il les invite, en vrai chrétien, à tourner leurs regards vers Nazareth pour voir dans les mains du Fils de Dieu le rabot du charpentier, et contempler Jésus le Sauveur du monde travaillant et gagnant lui-même son pain à la sueur de son front, en compagnie de Joseph, son père nourricier. Bientôt le blasphème et la débauche auront fait place au respect de Dieu et à la vertu.

Que les dépositaires du pouvoir, enfin, se rappellent que ce n'est pas pour agir à leur guise que Dieu leur a donné l'autorité, mais pour la protection de l'innocence et de la faiblesse ; que leur premier devoir est de faire honorer Dieu dont ils relèvent et à qui ils seront obligés un jour de rendre un compte sévère de la puissance qu'il a mise en leurs mains.

Si tous nous travaillons de cette façon à établir le règne de la religion dans la société, nous aurons bien mérité de Dieu et des hommes. Sur cette terre nous aurons droit aux bénédictions divines, et là-haut à la couronne que le souverain Rémunérateur prépare à tous ceux qui l'auront fidèlement servi. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 9 maii 1934.
Eug. Lindecker, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

ORGUES A TUYAUX

PLEYEL

Modèle A

11 Jeux — 17 accouplements
3 claviers manuels UT à UT 61 notes
Pédalier UT à SOL 32 notes
2 boîtes expressives — 1 combinaison libre
Dimensions : 3 m. 30 × 1 m. 35
Hauteur : 3 m.

Prix : 85.000 francs

Devis pour Orgues neuves tous systèmes
Relevages — Transformations — Electrifications
Fourniture et pose de ventilateurs électriques

VENTES — LOCATIONS

Auditions — Démonstrations sur rendez-vous
Orgue d'étude.

Pour tous renseignements, adresser la correspondance, en mentionnant la présente annonce, à :

PLEYEL, 23-25, Aven. Victor-Emmanuel III PARIS.

DESCLÉE DE BROUWER & Cie PARIS

Abbé PINAULT

DISCERNEMENT ET CULTURE DES VOCATIONS

Un volume de 325 p. 15 fr.

Futurs prêtres : comment les rechercher.
Comment les préserver.

Décors & accessoires pour
THÉATRES ARTIFICES MASQUES
DRAPEAUX! FÊTES POSTICHES INSIGNES
GUIRLANDES
ILLUMINATIONS KERMESSES
Etabts André FALLON, Ligny-en-Barrois (Meuse).
TARIF N° 1 SUR DEMANDE.

FABRIQUE de
MOBILIER D'EGLISE
Maison entièrement spécialisée, fondée en 1875
C. LENCLOS, rue de la Gare, BEUVRY (P.-de-C.).
Prix défiant toute concurrence

Le Testament de l'Année Sainte

LA VIE DE JÉSUS
dans le pays et le peuple d'Israël

par le Dr Fr. WILLAM
Traduit par M. l'abbé M. GAUTIER

L'auteur a réussi à replacer la vie terrestre du Christ dans le pays et le peuple d'Israël, à nous faire voir et pour ainsi dire saisir les circonstances de temps et de lieu dans lesquels s'est déroulée cette existence divino-humaine. C'est par là justement que cette vie nous est humainement proche et qu'on lit ce livre un peu avec l'impression que devait produire, sur les premiers lecteurs chrétiens, le récit des évangélistes.

Un vol. in-8° carré de 528 pages et 33 hors-texte.
Prix : 25 francs.

Editions SALVATOR — Mulhouse (Haut-Rhin)
C. C. Postaux, Strasbourg 102 18
Dépôt à Paris : Mon CASTERMAN, 66, rue Bonaparte (6e)

LOURDES — Hôtel Villa Madonna
Avenue Peyramale (près Grotte)
Eau courante. — Très recommandé. — *Prix modérés.*

VINS DE MESSE

La première œuvre fondée à GAILLAC en 1907, par M. Elie Bertrand, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi.

Contrôlée par M. le Chanoine Goffre, archiprêtre de Gaillac, et M. le Chanoine Prat, directeur de l'Ecole de Sarlat (Dordogne).

Vins strictement conformes aux règles canoniques, avec certificat de pureté.

S'adresser à MM. Elie et Pierre BERTRAND, père et fils, prop.-viticulteurs. 10, r. Ancien-Collège, Gaillac (Tarn).

Gde Marbrerie "Ste Jeanne d'Arc"

L. BARRAU

Lauréat de l'Ecole des Beaux-Arts Toulouse-Paris R.C. Toulouse 497 A.
29, Allée Alphonse-Peyrat,
TOULOUSE (Hte-Garonne).
Mobilier religieux, plaques commémoratives, marbres, pierre, autels, chaires à prêcher, appuis de communion, statues, chemins de croix.
Travaux artistiques. — Prix très réduits.

LIBRAIRIE INTERNATIONALE CATHOLIQUE

MAISON CASTERMAN

C. C. P. Paris 676.68 — 66, rue Bonaparte, PARIS (6e) — Tél. Danton 97.31.

NOTRE CATALOGUE GÉNÉRAL VIENT DE PARAITRE

ENVOI GRATUIT SUR DEMANDE

Vous y trouverez — classés par auteurs et par titres et groupés en 3 catégories bien distinctes — tous les ouvrages susceptibles de vous intéresser.
Ce catalogue vous sera précieux, pour vous même, pour vos œuvres, bibliothèques, etc...

ples vétilles sur lesquelles il y aurait mauvaise grâce à insister.

Parmi les auteurs que M. Landrivon cite comme faisant autorité en mariologie, on est étonné de ne pas trouver le nom du P. Terrien. C'est pourtant, aujourd'hui, l'ouvrage classique en la matière (*La Mère de Dieu et la Mère des Hommes*, 4 vol. in-8, 60 f., Paris, Lethielleux).

Préparation des petits enfants à la première communion et Histoires édifiantes illustrées pour les petits enfants, par M. le chanoine Cuq. — **Histoire Sainte en images** et **Vie de Jésus-Christ en images,** par M. l'abbé Bonnot. — Broch. in 12 de 96 p., à 2 f. 25 l'une (réductions par quantités). — Arras, Brunet.

La première de ces brochures se compose d'une série de courts entretiens sur les grandes vérités de la religion chrétienne ; la seconde tire ses récits principalement de la vie des saints. Les titres de la 3e et de la 4e sont assez clairs par eux-mêmes.

Chacune d'elles est illustrée de quarante images artistiques et fort suggestives. Le chiffre imposant du tirage qu'elles atteignent avec la présente réédition prouve, mieux que tout le reste, leur valeur pédagogique.

A. van der Bossche. — **La haute école divine.** — Un vol. in-12 de 432 p., 20 f. — Bruges, Les Presses Gruuthuuse.

L'auteur de ce livre est un prêtre flamand, missionnaire en Angleterre. Sous un titre un peu énigmatique, il répète les leçons du Divin Maître à l'âme fidèle qui désire parvenir à la sainteté. Il lui explique que se sanctifier c'est aimer ; que l'amour a ses exigences et ses lois en même temps que ses charmes ; qu'il revêt plusieurs formes, notamment la complaisance, la condoléance, la bienveillance ; enfin qu'il se prouve par les œuvres plus que par les sentiments. En appendice on trouvera une série de formules (un peu longues) suggérées pour aider à la pratique de l'amour envers Dieu au cours de la journée.

L'ouvrage est écrit avec ce sens des réalités positives qui caractérise le tempérament anglais ; car l'auteur a visé d'abord les Insulaires. Une foule de traits d'histoire ou de citations gravent les leçons dans la mémoire. Ce volume convient surtout aux fidèles désireux de bien connaître et de bien vivre leur religion.

Abbé A. Themmen. — **Quatorze instructions sur le Mariage.** — In-12 de 176 p., 7 f. 50. — Paris et Tournai, Casterman.

Elie Maire. — **Jeunes Epoux, Jeunes Epouses.** — In-16 de 180 p., 12 fr. — Paris et Lyon, Vitte.

Le VIe Congrès International pour la Vie et la Famille. — In-8 de 132 p., 12 f. — Paris, Desclée, de Brouwer et Cie.

I. — Il n'est pas facile de traiter du haut de la chaire certaines questions relatives au mariage ; aussi un livre contenant des instructions toutes faites, substantielles, courtes, discrètes, doit-il être accueilli comme un trésor. L'ouvrage de M. l'abbé Themmen réalise cet idéal. Pénétré des enseignements de la doctrine traditionnelle, il contient les précisions qu'a données l'encyclique *Casti Connubii*. En quatorze instructions sous forme de sermons du dimanche, l'auteur condense un sujet fort vaste. Les aspects les plus délicats de la morale conjugale sont abordés avec tact, mais aussi avec la netteté et la liberté nécessaires. Il suffira au prédicateur prudent de certaines mises au point faciles pour adapter ces instructions à toutes sortes d'auditoires.

II. — C'est encore du mariage chrétien et de ses devoirs qu'il est question dans les allocutions de M. l'abbé Elie Maire. Allocutions de mariage, oui ; mais avec le but très nettement accusé de donner un abrégé de la doctrine de l'Eglise sur ce sujet capital. La matière est répartie en une dizaine de discours qui abordent tour à tour les différents aspects du dogme et de la morale concernant le sacrement de mariage. Instrument de travail pour les prêtres, ce petit livre, grâce à sa présentation artistique, peut être offert en cadeau aux fiancés et aux jeunes mariés.

III. — Le VIe Congrès International pour la Vie et la Famille, tenu à Paris les 21 et 22 avril 1933, publie un intéressant compte-rendu de ses travaux. En voici le sommaire : F. Boverat : *La population européenne en 1931 et 1932 ; L'établissement des statistiques démographiques ;* P. Lefebvre Dibon. *La question natalisle et familiale dans la vie internationale ;* Corrado Gini. *Enquête démographique sur les familles nombreuses italiennes ;* Dr Mac Cann, *L'avortement ;* De Boer, *La restriction des naissances et l'éducation ;* Dr Duval-Arnould, *L'éducation en matière de maternité ;* G. Bonvoisin, *Les allocations familiales en France ;* L. Ballet, *L'impôt et les familles nombreuses en Belgique.*

Maby-Delson. — **Le temps favorise.** Roman. — In-12 de 206 p., 8 f. — Paris, Mignard ; et Arras, Nouvelle Société Anonyme du Pas-de-Calais, 5, boulevard de Strasbourg.

Le roman — ou plutôt l'histoire — d'un employé de banque devenu, au terme de sa carrière, directeur d'une petite agence à la campagne ! Nous suivons ainsi « Lorène », travaillant ferme pour se créer une situation, d'abord au milieu de ses camarades, et plus tard à son guichet et parmi sa clientèle.

Sous le masque administratif qu'il doit garder, l'employé de banque est un homme comme un autre, avec les mêmes joies, les mêmes peines... Le lecteur de ces pages aura pour lui plus de sympathie et peut-être même de la reconnaissance. La vie de l'employé de banque, en effet, n'est pas dépourvue de risques, de tentations, de représailles injustes, d'accidents même... Un gain inespéré permet finalement à Lorène, échappé miraculeusement à la mort, d'achever tranquillement sa vie.

Que vous soyez clients ou employés de nos établissements bancaires, ce livre ne peut que vous intéresser.

Collection « Parvuli ». — **Heureux âge,** par Myriam de G. — In-8 illustré de 142 p., 12 f. — Paris, Lethielleux.

L'heureux âge, c'est l'âge des « tout petits », pour lesquels Mlle Myriam de G. a su composer les charmantes histoires qu'elle nous offre aujourd'hui en un joli recueil, orné de nombreuses et ravissantes illustrations.

La préfacière, Madame Juliette Adam, a bien traduit les sentiments que provoque la lecture d'*Heureux âge :* « Ce livre est un livre modèle pour les petits. L'art, très grand, y est simple !

« Il est raconté, dans *Heureux âge,* des histoires claires, d'une grâce infinie, et d'une moralité haute qui s'abrite sous une douceur extrême.

« Le résultat d'une telle lecture pour les petits est une élévation de pensée à la fois très douce et pourtant virile.

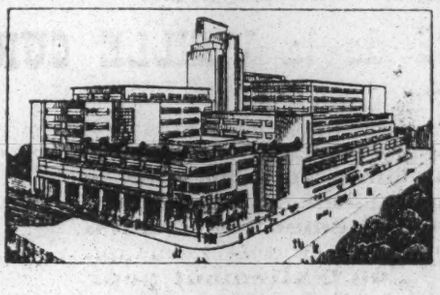
« Et c'est moi, une arrière grand'mère, qui dis à celles que Dieu a favorisées de ce titre, aux grand'mères, aux « mamans » : Faites lire et relire *Heureux âge* à vos « petits ».

Chan. E. Duplessy. — **Victor Hugo « apologiste ».** — In-12 de 158 p., 5 f. — Paris, Téqui.

Victor Hugo n'a nullement visé au rôle d'apologiste, et pourtant les passages de ses œuvres où il dépose en faveur de nos dogmes et de notre morale forment, à eux seuls, la matière d'un volume. M. le chanoine Duplessy en a relevé plus de quatre cents, qu'il a groupés méthodiquement et qui en arrivent à constituer un traité de religion presque complet. Il a laissé à peu près exclusivement la parole au célèbre poète, se contentant des quelques explications indispensables pour assurer la liaison des idées. Un plus long commentaire eût d'ailleurs difficilement ajouté quelque chose à l'éloquence de ce plaidoyer, qui demeurera toujours un des meilleurs titres de gloire de Victor Hugo, en dépit des variations doctrinales de ce dernier.

La première édition de cet ouvrage remonte à 1892.

LISIEUX



GRAND HOTEL DES PELERINS

2200 lits

Le plus vaste, le plus moderne,
le meilleur marché d'EUROPE.

Spécialement aménagé pour les grands pèlerinages

Pension complète depuis 31 fr. 50
(Boisson, Service et taxes compris)

Ouverture : le 5 mai 1934

VINS DE MESSE
CAVES DES PRÉMONTRÉS

Abbaye de St-Michel de Frigolet.
Adresse correspon : Mr Yvrard, 4, Quai Vauban, Sète (Hte)

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

GEORGES JANIN

Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.

Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835.

12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)

ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE

Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées,
Restauration de verrières anciennes, armoiries.

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

L'Assemblée générale ordinaire s'est tenue le 10 Avril dernier. Elle a approuvé les comptes de l'exercice 1933 se soldant par un bénéfice de Francs 25.362.418.

Le dividende a été fixé à Francs 50, par action. On sait qu'un acompte de Frs 25, avait été payé le 13 Décembre dernier. C'est donc le solde de Francs 25, qui sera payable à partir du 25 Avril contre remise du coupon 114, sous déduction des impôts.

Le paiement net ressort à Francs 22,58 pour les actions nominatives et Francs 21,47 pour les titres au porteur.

LOURDES Office Pèlerinages (Bureau Paroissial)

se charge sans frais procurer logement aux Pèlerins. Ecr Mr COLOMÈS, 9, impasse du Viscos. Timb. p. rép.

Société Générale

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

Société Anonyme. — Capital : 625 Millions de Francs

Assemblée Générale annuelle du 24 Avril 1934

L'Assemblée générale des actionnaires s'est tenue le 24 Avril sous la présidence de M. Joseph Simon.

Le rapport du Conseil indique que, si l'économie mondiale a continué de subir, en 1933, les effets de la crise, un certain mouvement de redressement s'est néanmoins dessiné, mouvement d'ampleur inégale selon les pays et généralement marqué par une tendance vers l'accroissement de l'activité industrielle, la résorption des stocks et la diminution du chômage. En France, ces symptômes d'amélioration se sont notamment traduits par un relèvement de l'indice général de sa production industrielle, mais il sont encore trop imprécis pour qu'il soit possible d'en tirer des conclusions définitives. L'agriculture a subi les effets d'une récolte surabondante. La balance commerciale, toujours en déficit, n'est pas sans soulever de légitimes préoccupations ; la situation défavorable dans laquelle se trouve aujourd'hui placés le commerce et l'industrie en France ne paraît pouvoir être atténuée que par une compression énergique des prix de revient, compression qui, pour produire des effets durables, devrait être accompagnée d'un aménagement nouveau des charges fiscales.

Dans ces circonstances difficiles, la Société, tout en assurant la liquidité et la sécurité de ses remplois, a continué d'accorder à sa clientèle tous les crédits qui pouvaient lui être nécessaires, pourvu qu'ils fussent suffisamment garantis et qu'ils répondissent à des besoins justifiés par les transactions commerciales.

L'activité financière de la Société a été principalement consacrée, pendant l'année 1933, au placement des emprunts de l'Etat, des Colonies, des Chemins de fer et des collectivités publiques.

Les opérations bancaires, qu'il s'agisse d'escompte de papier commercial ou d'avances par caisse, se sont maintenues à un niveau assez voisin de celui de l'année précédente.

Les bénéfices de l'exercice 1933 s'élèvent à francs : 60.200.554,72. Le dividende a été maintenu à frs : 45 par action non libérée et à frs : 57,50 par action libérée. Un acompte de frs : 10 nets ayant été distribué le 15 Novembre dernier, le solde sera mis en paiement le 7 Mai, sous déduction des impôts.

Le report à nouveau s'établit à frs : 27.119.536,36.

L'Assemblée générale a renouvelé pour cinq ans les mandats expirés de MM. Brière, Dubreuilh et Taffineau, Administrateurs.

Elle a, en outre, renouvelé pour trois ans celui de M. Bordage, en qualité de Censeur.

Fondée en 1830

Registre du Commerce Seine n° 43.793

LA NATIONALE

Entreprise privée régie par la Loi du 17 mars 1905.
Anciennement Compagnie Royale d'Assurances sur la Vie.

Siège Social
8, rue Pillet-Will, 8
PARIS

RENTES VIAGÈRES IMMÉDIATES OU DIFFÉRÉES aux conditions les plus avantageuses.

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la RENTE VIAGÈRE est le remède le plus efficace à la cherté de la vie et constitue le plus sûr des placements.

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en province.

CURE DE 15 JOURS ABSOLUMENT GRATUITE

A TOUS LES LECTEURS DE *L'AMI DU CLERGÉ*

des célèbres DRAGÉES de TISANES de la VIEILLE CURE

L MARQUE DE FABRIQUE

Pour vous faire apprécier leur merveilleuse efficacité, nos Laboratoires, concessionnaires de ces dragées de tisanes, dont la nomenclature suit, enverront **gratuitement** et **franco** de tous frais, aux lecteurs de cette Revue qui en feront la demande, **un traitement pour 15 jours,** de la sorte de dragées de tisanes qui sera désignée.

Ensuite, pour toute commande, il sera toujours accordé **une remise de 30 0/0** sur notre tarif (le demander).

10 SORTES DE DRAGÉES DE TISANES

Rien que des plantes -:- Résultats prodigieux et rapides, inespérés, sans régime ni diète

1. Bronches, Poumons. — 2. Albumine, Cœur, Artères. — 3. Diabète (tous genres).
4. Maladies nerveuses. — 5. Anémie, Pâles couleurs. — 6. Retour d'âge, Varices.
7. Rhumatismes, Peau. — 8. Reins, Vessie, Prostate. — 9. Estomac, Entérite.
10. Constipation, Foie.

ECRIRE, en désignant le n° de la sorte désirée, aux

LABORATOIRES DE LA VIEILLE CURE

Chemin de Rimiez (boîte post. 166), NICE (Alpes-Maritimes).

VITRAUX

MAISON BESSAC - GRENOBLE, FRANCE

PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIÉNIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE

TETRA
GAZES BYSSOIDE
MARQUE DEPOSÉE

Exigez la marque

Siège Social
48, rue de Laborde
PARIS (8e).

TETRA

Hôtel Saint-Charles

73, Boulevard Grotte, LOURDES.

Prix modérés — Magasin de confiserie — Confort.
J. ABADIE-LAFFONT, propriétaire.

Les Produits de l'Abbaye des Dombes :
cierges et bougies liturgiques
cierges et bougies stéariques — encens
charbon d'encensoir — cire à parquet,
etc...

Ciergerie de N.-D. de la Trappe des Dombes

Société à responsabilité limitée au Capital de 100 000 francs. — R. C. LYON B. 6773.
Abbaye des Dombes, par MARLIEUX (Ain). — C. P. LYON 321-90
TARIFS gratuitement sur demande.

HARMONIUMS ET PIANOS LABROUSSE

33, rue de Rivoli — 41 bis, Bd des Batignolles, PARIS.

NEUF ET OCCASION EN TOUTES MARQUES

T. S. F.
PHONOS
DISQUES
LUTHERIE
MUSIQUE

ACHAT
ÉCHANGE
RÉPARATION
LOCATION
— CRÉDIT —

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*